

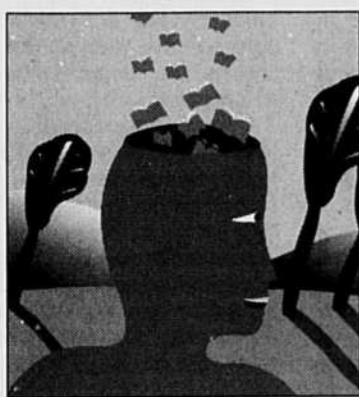


Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 4
Roman américain Page D 6



Michèle Gazier Page D 7
Formes Page D 10

LIVRES



Vie littéraire

Les solitudes abolies

SHERRY SIMON

Quand il est question de la littérature de langue anglaise au Québec, est-ce l'image de Mordecai Richler qui surgit en premier devant vos yeux? Si c'est le cas, un sérieux travail de rééducation vous attend. Plusieurs générations d'écrivains de langue anglaise ont eu le temps de s'ajouter à celle de Mordecai et de prendre des positions idéologiques et esthétiques à mille lieues de celles de notre polémiste national.

La vitalité de la scène littéraire anglo-québécoise se lit dans le nombre de livres soumis au prix QSPELL (Quebec Society for the Promotion of English Language Literature) cette année et qui sera décerné lundi: presque cent livres dans cinq catégories. Mais également dans la diversité des genres et dans l'envergure des œuvres. Parmi les finalistes, plusieurs auteurs de réputation nationale, sinon internationale. C'est le cas pour les poètes Erin Mouré, D.G. Jones et Bruce Taylor, les écrivains Elyse Gasco, Neil Bissoondath et Trevor Ferguson (alias John Farrow), les traducteurs Sheila Fischman, Don Winkler et Patricia Claxton, et la mémorialiste (et peintre) Jori Smith. Quand on ajoute à cette liste les noms d'autres écrivains anglo-québécois actifs sur la scène actuelle — Gail Scott, Robert Majzels, David Homel, Linda Leith, Tess Fragoulis, Claire Rothman, George Szantos, Anne Carson, Mary di Michele, Michael Harris —, il est clair que la voix littéraire anglo-québécoise se fait de plus en plus riche et nuancée.

L'apport le plus frappant de cette génération d'écrivains anglo-québécois est sans doute sa façon de réécrire la ville. La littérature anglophone se trouve de plus en plus à l'aise dans le Grand Montréal, d'ouest en est. Plusieurs auteurs, dont Gail Scott et Robert Majzels, ont créé des structures narratives inédites pour raconter Montréal et ses langues. Ils ont montré qu'écrire en anglais à Montréal, c'est rester ouvert à la présence du français dans la ville, être attentif aux dissonances créées par la rencontre des langues.

Dans chacun de ses romans (*Héroïne*, *Les Fiancées de la Main* et *My Paris*, ce dernier titre non encore traduit en français), Gail Scott invente un tissu langagier à la fois dense et délicat qui traduit la rencontre entre une femme et une ville. C'est dans la structure même de la phrase que cette relation sera nouée. Majzels emprunte des formes plus baroques. *City of Forgetting* réunit une bande de personnages comprenant Maison-neuve, le Corbusier et Clytemnestre, tous «squattant» le mont Royal et infusant aux rues de la ville leurs paroles et leurs mémoires croisées.

Parmi les finalistes du prix QSPELL cette année, on retrouve ce désir de traverser la ville et ses langues. Le premier roman enjoué de Jeffrey Moore, *Prisoner in a Red-Rose Chain*, est plein d'esprit linguistique, y compris de jeux de mots bilingues. Ce roman comique, hanté par l'esprit shakespearien, se promène le long du boulevard Saint-Laurent et traverse allégrement la frontière des langues. Sous un tout autre mode, le best-seller *City of Ice*, de John Farrow (pseudonyme de Trevor Ferguson), circule dans la ville pour traiter de rapports entre motards et policiers dans la métropole du crime.

La poète Erin Mouré incarne tout à fait les nouvelles qualités de l'écriture anglo-québécoise. *A Frame of the*

VOIR PAGE D 2: SOLITUDES

Le t e x t e

ROI

La lecture serait-elle en train de muter? Lors de chaque changement de supports (tablette, rouleau, codex, écran), c'est, dit-on, ce qui se produit. Notre rapport au savoir serait actuellement bouleversé par l'immixtion des puces, des ordinateurs et du numérique dans toutes les dimensions du traitement de l'information. Mais que gagnons-nous, que perdons-nous, dans cette révolution?

ANTOINE ROBITAILLE

«*Je ne suis pas catastrophiste*», affirme Christian Vandendorpe, qui publiait récemment au Boreál *Du papyrus à l'hypertexte, essai sur les mutations du texte et de la lecture*. Pour autant, le professeur au département de lettres françaises de l'Université d'Ottawa ne voit pas dans le plus récent avatar du texte, l'hypertexte, la réalisation de quelque utopie textuelle.

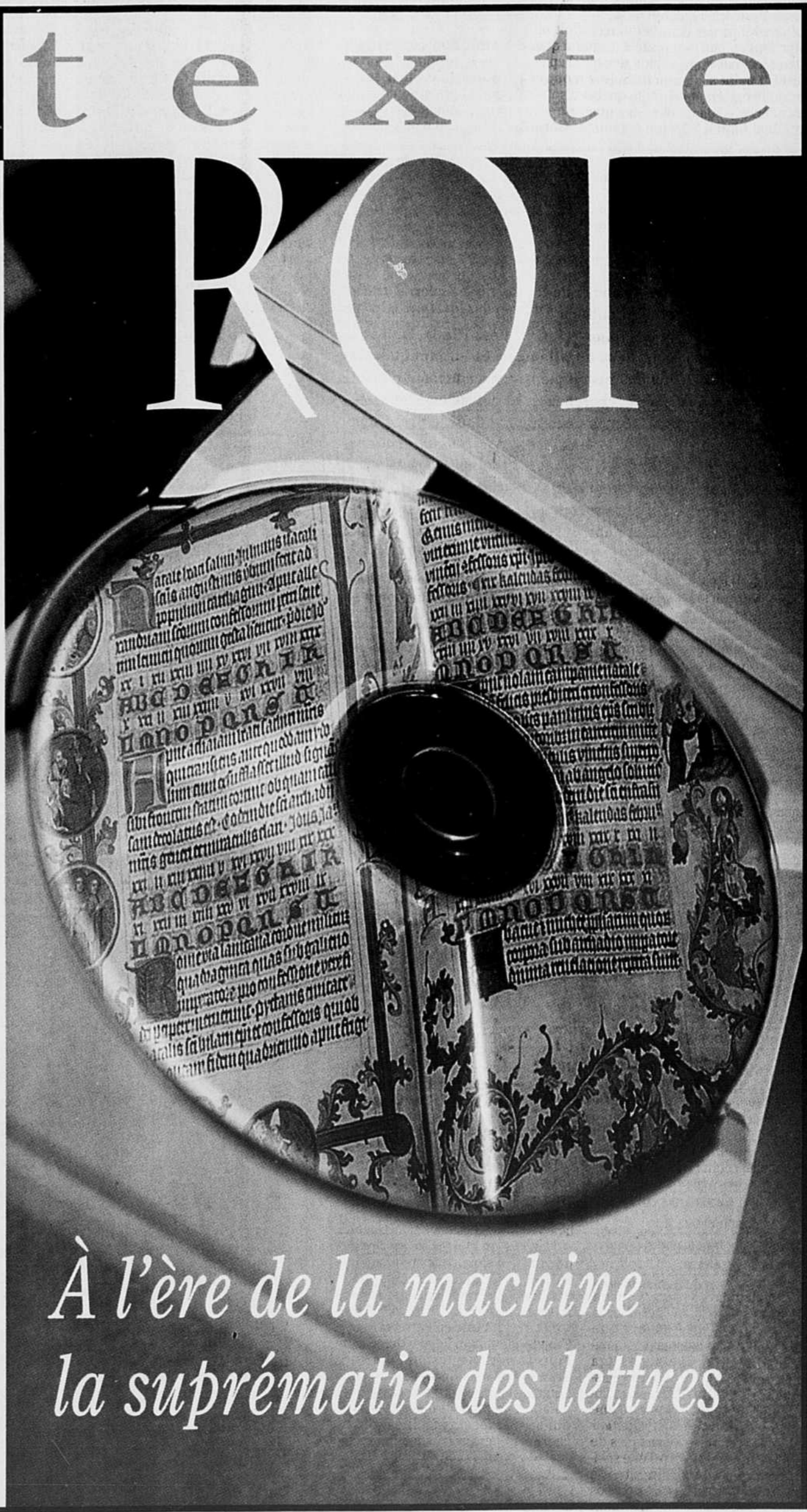
Difficile de classer Christian Vandendorpe, dans un débat où nous autres, journalistes, cédonons souvent à la paresse qui consiste à opposer les cassandres de quelque «cyberapocalypse» aux utopistes du «nirvanet». Ceux-là qui, en l'occurrence, pleurent la mort du livre — souvent annoncée, sans cesse différée: le dernier Salon du livre de Montréal l'a bien montré! — et ces autres, promettant des lendemains qui chantent grâce à l'hypertexte, grand libérateur des affres de la linéarité.

De ce point de vue, Christian Vandendorpe décevra les tenants des deux positions extrêmes avec cet ouvrage, au demeurant superbe. Toutes les leçons que tire l'auteur sur la lisibilité semblent y avoir été appliquées. La forme vient appuyer le fond pour relayer le message. Rédigé à l'origine sur un outil de création hypertextuelle, *Du papyrus à l'hypertexte* se présente ainsi sous la forme d'une succession de courts chapitres marqués par une grande érudition, tout en étant écrits dans une langue agréable et accessible.

À l'origine, l'auteur pensait publier ces textes sur la Toile. Mais parce que c'est encore par le truchement du livre que l'on peut mener cette réflexion auprès d'*«un public vraiment large»*, il a choisi de les proposer à un éditeur après les avoir adaptés au support du papier.

Mais qu'est-ce que l'hypertexte? Selon Vandendorpe, il s'agit d'une façon «de relier directement entre elles des informations diverses, d'ordre textuel ou

VOIR PAGE D 2: ROI

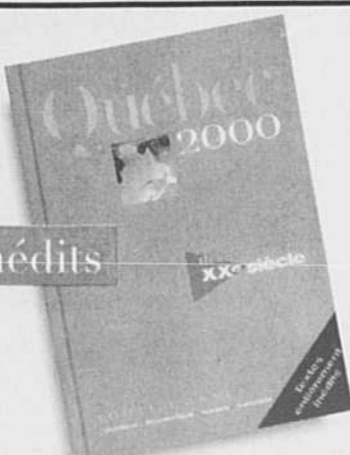


À l'ère de la machine
la suprématie des lettres

Quebec 2000

Tout ce qu'il faut savoir pour comprendre le Québec d'aujourd'hui
Rétrospective du XX^e siècle québécois

Textes entièrement inédits



- Un panorama complet, illustré et chiffré
- Une rétrospective des événements marquants
- Une analyse des grandes tendances sociales, démographiques, culturelles et économiques
- Un survol de l'actualité dans toutes les régions du Québec
- Un dossier spécial sur l'évolution de la famille, du couple et du mode de vie des Québécois
- Le point sur deux débats de l'année : le modèle québécois et l'identité québécoise

RENÉ DUROCHER, PAUL-ANDRÉ LINTEAU, GILLES MARCOTTE ET JEAN-JACQUES SIMARD

532 pages • 21,95 \$

En vente chez votre libraire



LIVRES

SOLITUDES

SUITE DE LA PAGE D 1

Book est le neuvième recueil de cette poète majeure. Comme dans ses œuvres précédentes, c'est l'énergie de la parole qui étonne chez Mouré. La phrase poétique est toujours le lieu de l'imprévu, un déploiement explosif de langues et de formes d'expression. Questions, commentaires, méta-commentaires se disputent et menacent à tout moment les cadres de l'identité. Chez Mouré, l'humour est souvent de la partie, le mélange des langues aussi. Par la présence du français et de l'espagnol dans son texte, par l'utilisation de la typographie, Mouré offre une perspective toujours décentrée sur les systèmes de signification.

Dans *Putting Down Roots. Montreal's Immigrant Writers*, Elaine Kalm Naves nous conduit dans quelques coins peu familiers de la ville littéraire. On y rencontre des auteurs de traditions et de langues diverses, parfois inconnus de leur public immédiat (mais célèbres ailleurs), écrivant en anglais et en français, ou en langues du sous-continent indien, en arabe, en espagnol, en hongrois, en yiddish. Le livre prend son origine dans une série de chroniques parues dans *The Gazette*, entre 1994 et 1997, et conserve son ton plutôt journalistique. Fait à noter: une tradition de plus en plus forte d'écrivains immigrants choisissent le français comme langue d'expression (Ying Chen, Marco Micone, Antonio d'Alfonso, par exemple). Il s'agit là d'une nouveauté (presque) absolue par rapport à ce qui se faisait il y a une trentaine d'années.

Charlevoix County, 1930, de Jori Smith, est une œuvre singulière. Écrite par une femme aujourd'hui âgée de plus de 90 ans, le livre est retenu au QSPELL dans la catégorie «premier livre» autant que dans la catégorie «non-fiction». Il s'agit de mémoires, rédigés il y a une vingtaine d'années, de cette peintre aujourd'hui célèbre (et amie de Gabrielle Roy), qui, à l'âge de 23 ans,

avec son mari Jean Palardy, s'installe dans la région de Charlevoix. Les mémoires portent sur la période 1930-1936, où le jeune couple élit domicile dans différents endroits de la région et partage la vie des habitants, encore fort exotiques à l'époque, surtout pour cette jeune fille qui parle à peine le français. Le récit de Smith est enjoué et sensible. On sent tout l'enthousiasme qui anime le couple. Il y a un bel équilibre entre le côté ethnologique du récit et la subjectivité de l'auteure. Le langage est souvent fort beau, limpide et simple, à l'image des scènes «charmantes» qui ont tellement séduit le groupe d'artistes-ethnologues dont faisait partie Jori Smith et Jean Palardy.

Can You Wave Bye Bye, Baby?, d'Elyse Gasco, est un premier recueil très remarqué par la critique. Ce volume de nouvelles porte sur un thème unique: l'adoption. Le ton irrévérencieux du titre traduit bien la franchise des nouvelles, leur regard peu complaisant. Les sept nouvelles sont écrites à la deuxième personne mais empruntent chaque fois une perspective nouvelle sur les relations entre parents et enfant. Les métaphores qui défilent en cascade introduisent un ton très émoïf.

Entre traduction et écriture

L'année dernière, on a ajouté aux quatre catégories des prix littéraires QSPELL (fiction, non-fiction, premier livre, poésie) un nouveau prix pour la traduction. Le geste était indiqué. Il y a, en fait, un rapport étroit entre traduction et écriture pour cette communauté frontalière. On se rappelle que l'écrivain anglo-québécois se double souvent d'un traducteur, se mettant au service de l'autre langue, tout en s'inspirant des œuvres qu'il traduit. Robert Majzels a traduit deux romans de l'importante écrivaine acadienne France Daigle, Gail Scott le roman de France Théorêt intitulé *Laurence*. Le romancier David Homel, bien connu dans les milieux littéraires francophones — son troisième roman, *L'Évangile selon Sab-*

bitha, vient de paraître en traduction française —, est un traducteur prolifique dont la plus récente traduction est *Olivo, Oliva*, de Philippe Poloni. Linda Leith, romancière et coordonnatrice de l'important Festival littéraire international Métropolis bleu, tenu à Montréal, a récemment rendu en anglais le très attachant *Voyage avec un parapluie*, de Louis Gauthier. Et le poète D.G. Jones, finaliste dans la catégorie «poésie» des prix QSPELL cette année, a traduit un grand nombre de poètes québécois, dont Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron, Normand de Bellefeuille et Emile Martel. Participer au va-et-vient entre la création et la transmission littéraires est pour l'écrivain anglo-québécois source d'enrichissement. Ce rapport facilite l'émergence de genres hybrides, tels que le texte expérimental de Gail Scott, qui a subi l'influence des auteurs de la modernité québécoise. Les noms des finalistes de la catégorie «traduction» cette année (du français vers l'anglais, l'inverse en années alternantes) n'étonneront personne: Sheila Fischman, Don Winkler et Patricia Claxton nous donnent depuis de longues années des œuvres sensibles et justes.

L'identité de la littérature anglo-québécoise n'a pas fini de se transformer. Au cours des dernières années, la communauté s'est donné un réseau de structures de soutien: fondation de la Québec Writers Federation en 1998 (à la suite de la fusion de deux organismes existants), la publication du *Montreal Review of Books* deux fois l'an et l'excellente revue *Matrix*, fondée par Linda Leith et désormais publiée à l'université Concordia (où on lit les textes de la jeune relève), l'organisation sur les scènes montréalaises de soirées de poésie en performance («Spoken Word»), les ouvrages publiés par Vehicule Press, lectures bilingues, comme la très populaire «Write-pour-écrire». Ces activités expriment le désir de la communauté littéraire anglo-québécoise d'habiter pleinement le territoire du Québec et de se nourrir au contact de la ville francophone.

Sherry Simon est critique littéraire et professeur à l'université Concordia.

ROI

L'être humain souhaite parfois de la linéarité

SUITE DE LA PAGE D 1

non, situées ou non dans un même fichier [informatique], à l'aide de liens sous-jacents». Autrement dit, c'est ce type de lecture que nous faisons spontanément sur un cédérom, un DVD ou sur la Toile, quand le fait de cliquer sur des mots soulignés nous fait nous déplacer d'un lien à l'autre, au gré de nos interrogations. La lecture en hypertexte serait donc tout sauf «linéaire». Dans une logique linéaire, œil et esprit sont conscrits dans un ordre pré-établi par un auteur qui vous mène finalement par le bout de la réline.

Les critiques faites à la linéarité sont nombreuses et ne datent pas d'hier, puisqu'elles sont contemporaines de celles faites à l'autorité, dans les années 60. Les McLuhan et Derrida les avaient formulées à leur manière. «Linéarité» serait gosso modo une sorte de violence faite au lecteur. Voire à l'humain, si l'on en croit l'anthropologue Pierre Maranda, de l'Université Laval, selon qui la linéarité réduit nos potentialités en nous réduisant à une «bidimensionnalité»: l'avant et l'après.

Fort de l'observation de sociétés sans écriture, celui-ci prétend que les êtres humains traitent naturellement les informations selon un schéma parallèle: «On voit quelque chose, on le sent, on peut le toucher, on l'entend, on peut le goûter; nos perceptions sont en parallèle. Cependant, quand on pense comme une personne lettrée, on pense en séquence.» Pour Maranda, l'ordinateur permettrait de redonner vie à la pensée multidimensionnelle; c'est pourquoi il travaille au projet d'une encyclopédie hypermédia de l'Océanie avec une équipe internationale de chercheurs.

À bas les frontières

L'hypertexte ouvrirait des avenues de liberté. «L'écran informatique est une nouvelle machine à lire», estime Pierre Lévy, philosophe qui enseigne à l'Université du Québec à Trois-Ri-

vières. Machine qui suppose des lecteurs plus actifs que ceux confrontés à l'imprimé, plus autonomes aussi. Selon Lévy, l'écrit sur écran, avec l'hypertexte et les réseaux, est désormais «un texte mobile, kaléidoscopique, qui présente ses facettes, tourne, se plie et se déplie à volonté devant le lecteur». Dans cette perspective, les frontières entre lecture et écriture sont de moins en moins nettes, en même temps que les deux subissent une mutation profonde.

Pour Christian Vandendorpe cependant, on a idéalisé les vertus de l'hypertexte, qui peut parfois se muer en «zapping fou et superficiel». Peut-être en a-t-on aussi exagéré la nouveauté. Les encyclopédies et les dictionnaires fonctionnent selon ce modèle depuis longtemps. Les manuels d'in-

struction aussi. Mais cette logique propulsée par la technique en a fait rêver plusieurs. «On a vu au début des années 90, raconte Vandendorpe, des enthousiastes de l'hypertexte segmenter n'importe quel document pour l'adapter au nouveau média.»

Or, Vandendorpe n'hésite pas à dire que l'être humain souhaite parfois de la linéarité. «C'est souvent un plaisir de s'immerger dans un fil narratif au cinéma, dans un roman-fleuve. Ça nous rapproche des conteurs primitifs. Les nouvelles pistes non linéaires n'élimineront pas le reste. Il y a de la place pour les deux.» Souvent, insiste-t-il, les gens veulent savoir qu'ils sont guidés et désirent qu'on leur dise où ils se dirigent. «J'ai vu des jeunes se fâcher devant des cédéroms éducatifs où aucune indication n'était donnée à l'utilisateur quant au cheminement qu'on pouvait y faire.»

Maître et lecteur

Reste que l'apparition et le développement de l'hypertexte coïncident avec une montée de l'individu. Le lecteur, souvent, refuse de se plier à un ordre extérieur à lui-même. Il veut être un sujet. Autant que possible, il veut participer au processus. On en veut pour preuve, avant même l'invention du Web, la popularité de phénomènes aussi divers que les jeux vidéo, la possibilité de recherches par mots clés et la prolifération des index permettant au lecteur d'aller droit au but. Dans la littérature jeunesse, on a même assisté à l'avènement, analysé par Vandendorpe, de ces «livres dont vous êtes le héros» où le lecteur joue un rôle dans le déroulement de l'histoire.

Quel avenir pour le livre et la lecture? Serait-ce la «fin du livre»? Pierre Lévy éclate de rire lorsqu'on évoque cette éventualité: «Le livre n'est qu'un support! Ce qui m'importe c'est le texte. Or, moi, ce que j'observe, c'est un extraordinaire développement de la culture du texte.»

C'est souvent parce qu'on a confondu la «fin du livre» avec la «fin de l'imprimé» ou, pire, la «fin du texte» que

le débat sur le sujet a été mal engagé dans les dernières décennies. «Depuis qu'ils disposent d'ordinateurs, les Américains produisent et consomment plus de papier imprimé que jamais», écrivait Robert Darnton dans *The New York Review of Books*, en mars dernier.

Permanence du codex

Par ailleurs, ce qui rend l'avenir difficile à prévoir en la matière, c'est l'infinité malléabilité de l'ordinateur, qui peut à toutes fins utiles revêtir la forme que l'on désire.

Or, le modèle dominant de la présentation du texte sur l'ordinateur c'est, de plus en plus... celui du livre. Selon Vandendorpe, «le modèle du codex [autrement dit le livre] est en train de coloniser l'informatique davantage que l'inverse». Il fait remarquer que les logiciels Word et Acrobat imitent les formes du codex. Et sur Internet, on cherche à reproduire le plus parfaitement possible les éléments d'un livre: normal: marges, colonnes, pages, tabulation, table des matières. Il serait donc possible que, dans les prochaines années, l'on clame: «Le livre est mort, vive le codex!»

Et si cette propension à imiter le livre n'était redevable qu'à une vieille habitude appelée tôt ou tard à disparaître? Nous serions en quelque sorte comme ces premiers lecteurs de codex qui ont eu, selon l'historien Roger Chartier, un mal fou à se détacher de la tradition du rouleau. Mais Vandendorpe insiste: la durabilité du codex ne reposera pas sur quelque atavisme culturel: «Le modèle du codex est un modèle très raffiné.» Il fut constamment amélioré pendant plus de cinq siècles et correspond finalement à une forme de présentation du texte qui répond aux exigences de tout lecteur humain. Raffinement qui se poursuit avec l'introduction d'outils informatiques.

Est-ce à dire qu'on lira demain sur écran? Tout le monde le dit: cette pratique ne plaît pas beaucoup. Robert Darnton cite Bill Gates, chantre de l'informatique, qui le reconnaît: «Même moi, qui puis disposer d'écrans sophistiqués et coûteux et qui me flatte d'être un pionnier du Web lifestyle, j'imprime tout dossier dès qu'il dépasse les 45 pages et j'aime prendre avec moi des tirages papier pour les annoter. La technologie a encore beaucoup d'obstacles à surmonter pour atteindre un tel degré de commodité.»

Christian Vandendorpe croit que l'on réussira un jour à inventer des livres à «encre électronique», qui combineront tous les avantages du codex traditionnel (portativité, présentation du texte sur deux pages) et de l'édition électronique. Ils seront plus légers que les livres actuels et on pourra y télécharger les textes.

Nulle guerre sans merci, par conséquent, entre l'électronique et le livre. Se dessine plutôt, au sens où l'entend Vandendorpe, une douce transition vers la coexistence et l'hybridation des supports.

GROUPE Renaud-Bray
Champion Garneau
PALMARÈS
du 18 au 24 nov. 1999

1 ROMAN	Autobiographie d'un amour	8	Alexandre Jardin	Gallimard
2 HISTOIRE	100 ans d'actualité 1900-2000	3	Collectif	La Presse
3 CUISINE	Le guide du vin 2000	3	Michel Phaneuf	L'Homme
4 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	107	I. Nazare-Aga	L'Homme
5 JEUNESSE	Le guide officiel des Pokémons	1	Maria S. Bardo	Scholastic
6 FINANCE	Votre vie ou votre argent?	137	Dominguez & Al	Logiques
7 B.D.	Thorgal n° 25 - Le mal bleu	2	Rosinsky & Al	Lombard
8 ROMAN Q.	Hôtel Bristol New York, N.Y.	2	M. Tremblay	Leméac
9 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	10	Henriette Major	Fides
10 BIOGRAPH.	La prisonnière	27	M. Oufkir	Grasset
11 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	13	Amélie Nothomb	A. Michel
12 JEUNESSE	Harry Potter à l'école des sorciers ♥	52	J.-K. Rowling	Gallimard
13 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	36	Dalai-Lama	R. Laffont
14 ROMAN	Je m'en vais (Prix Goncourt 1999) ♥	6	Jean Echenoz	Minuit
15 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	7	Y. Beauchemin	Q.-Amérique
16 PSYCHO.	À chacun sa mission	2	J. Monbourquette	Novalls
17 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	8	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
18 GESTION	Dépensez tout, vivez heureux	6	Stephen M. Pollan	Cherche-midi
19 BIOGRAPH.	Des femmes d'honneur T. 03	3	Lise Payette	Libre express.
20 ROMAN Q.	Gros mots	5	Réjean Ducharme	Gallimard
21 LOISIR	Le guide de l'auto 2000	8	Duval / Duquet	L'Homme
22 POLAR	Le dernier coyote ♥	4	M. Connelly	Seuil
23 NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	3	Collectif	Institut de Cardiologie
24 JEUNESSE	Harry Potter et la chambre des secrets ♥	28	J.-K. Rowling	Gallimard
25 MÉDECINE	Un vétérinaire en colère ♥	6	Charles Danten	VLB
26 PHOTOGR.	Les 100 photos du siècle	21	Marie-M. Robin	Chêne
27 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	56	Gaëtan Soucy	Boréal
28 PSYCHO.	Le harcèlement moral	56	M.-F. Hirigoyen	Fidion
29 ROMAN	Geisha ♥	41	A. Golden	Lattes
30 ESSAI	L'Etat du monde 2000	6	Collectif	Boréal
31 ROMAN	Le rapport Gabriel	9	J. D'Ormesson	Gallimard
32 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui ♥	6	Gill Hale	Manise
33 GESTION	Les 7 habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent ♥	204	Stephen R. Covey	First
34 POLAR	Death du jour	4	Kathy Reichs	R. Laffont
35 ESSAI Q.	L'année Chapleau 1999	2	Serge Chapleau	Boréal
36 ESSAI Q.	Dialogue sur les pays neufs	2	Bouchard/Lacombe	Boréal
37 B.D.	Album Spirou n° 251	2	Tome / Janry	Dupuis
38 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	140	N. Walsch	Ariane
39 BIOGRAPH.	Mon voyage de pêche	6	J.-M. Lapointe	Stanké
40 BIOGRAPH.	Conversations avec Paulo Coelho	2	Coelho / Arias	Anne Carrière
41 HUMOUR	Mots de tête	9	Pierre Légaré	Stanké
42 CUISINE	Les sélections du sommelier, Éd. 2000	4	F. Chartier	Libre Express.
43 CUISINE	Sushi ♥	6	Ryuichi Yoshii	Soline
44 CUISINE	Carbohydrate addict's lifespan program	2	Richard Heller	Penguin Books
45 ESSAI	24 heures à l'urgence	3	Dr. Patenaude	Q.-Amérique

♥ Coup de cœur Renaud-Bray : 1ère semaine sur notre liste

NOUVEAU DÉCOUVREZ notre nouvelle succursale au cœur du Village

1155, rue Ste-Catherine Est (angle Wolfe)
Montréal H2L 2G8

☎ : (514) 527-4477

www.renaud-bray.com

LECTURE
LE NOROÏT ET LA RELÈVE

CARTE BLANCHE À PAUL CHAMBERLAND

POÈTES INVITÉS-ES

David Cantin
Germaine Mornard
Nicole Richard

DIMANCHE 28 NOVEMBRE, 15 HEURES

LIBRAIRIE GALLIMARD
3700, rue Saint-Laurent, Montréal, H2X 2V4
Tél : 514-499-2012

ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT

je pleure tu pleures

Auteurs et compositeurs
Gaston Miron
Denise Boucher
Gilles Carle
Willie Lamothe
Gilles Bélanger
François Guy
Pierre Létourneau
Michel Robidoux
Réal Volland
Chantale Bellefeuille
Roger Paré

Réalisateur
Réjean Bouchard

Chloé Sainte-Marie

« Chloé Sainte-Marie... une voix de mohair, la fusion parfaite du cantique, de la poésie et du western. »
MARIE VALLERAND, *CBV BONJOUR*

« La surprise de l'automne! »
VALÉRIE LETARTE, *RADIO-CANADA, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN*

« Je pleure, tu pleures est étonnant. »
MANON GUILBERT, *JOURNAL DE MONTRÉAL*

« C'est beau, c'est infiniment beau... »
SYLVAIN CORMIER, *LE DEVOIR*

« Difficile de trouver quelque défaut à ce nouvel album... »
JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE, *LA PRESSE*

L'ÉVANGILE SELON SABBITHA
David Homel
Traduit de l'anglais par Daniel Poliquin

HOMEL
L'ÉVANGILE SELON SABBITHA

« [...] une lecture que je conseille pour son originalité, sa dérision et cette éternelle question qui revient sans cesse: comment changer le monde? »
Danielle Laurin, *Madame au foyer*

LEMÉAC

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Une vie en friche

JARDIN ET PRAIRIE

Alison Lee Strayer
Leméac Éditeur
Montréal, 1999, 254 pages

Ce premier récit d'Alison Lee Strayer, née à Regina mais Montréalaise depuis vingt ans, qui est traductrice et scénariste de métier, aurait pu n'être qu'une mouture saskatchewanaise du *Cantique des plaines* de Nancy Huston; un autre hommage, moins grandiose que l'autre, que rend un personnage de femme à ses origines, à ces plaines si lointaines dont, nonobstant tout parti pris politique, nous sentons bien qu'elles font partie d'un autre pays, voire d'un autre monde.

Les deux livres, en effet, ne sont pas sans parenté. La narratrice de *Jardin et prairie*, qui a les mêmes coordonnées que Strayer, va évoquer ces vastes Prairies canadiennes où «c'était la terre qui dominait la ville» et non l'inverse, comme à Montréal ou dans toute grande ville; elle va raconter ses rapports privilégiés, non pas avec un grand-père mais avec sa grand-mère maternelle, incarnation de ses propres racines et à qui elle va rendre hommage. Le livre de Strayer est donc lui aussi le récit du retour aux sources ému d'une migrante de la vie. Mais il n'a rien d'un pastiche déguisé. *Prairie et jardin* a ses accents propres, où l'auteur a sûrement mis une part importante de sa propre sensibilité et, sans doute, certains souvenirs personnels.

Dérives vers l'Ouest

La narratrice, dont nous ne connaissons pas le nom — même ses proches ne le prononcent jamais — tant son identité paraît problématique, reprend à son compte une phrase du peintre Giacometti, imaginant un instant l'Ouest de sa jeunesse comme le modèle de sa vie, et l'Est comme le tableau qui lui donnerait forme. Le premier serait le sujet et l'autre l'œuvre: à l'origine, la vie brute, puis, avec le

temps, le recul de la réflexion, de la création, véritable travail de deuil sans lequel la vie ne peut continuer et faire sens.

Cette petite-fille de la plaine est cependant une citadine d'origine et d'adoption qui cherche dans les villes des «jardins», des espaces intimes, ou du moins clos, pour y réfléchir et peut-être se retrouver. Elle décrira heureusement peu Regina, qui doit ressembler à la Winnipeg dont le géographe Luc Bureau disait à peine ironiquement, il y a quelques années, dans *La Terre et moi*, qu'elle est de ces villes si dépourvues de substance, de vie propre, qu'il faudrait la traverser à deux cents kilomètres à l'heure pour y ressentir une certaine «densité». La narratrice se sentira tout au plus reconfortée dans un centre commercial — c'est dire! —, «émerveillée par cet



Robert Chartrand

endroit où presque rien n'était vivant, organique».

Quant à Montréal où elle travaille et où elle a quelques amis, c'est essentiellement ici un lieu de promenade dont elle affectionne les rues animées, plus précisément un terrain vague qui lui sert de refuge. Dans ce lieu «sans mémoire», au diapason de sa propre humeur, elle se sent chez elle, car «il y a une fertilité dans cet endroit, ne serait-ce que celle d'un champ brûlé, et il y a une joie dans la désolation qu'on ne voit jamais aussi clairement qu'à la tombée de la nuit, à l'heure où le cœur primitif sombre à la fin du jour qui pourrait très bien être le dernier jour du monde».

Cette femme, qui se cherche au passé et au présent, a toujours voulu écrire. Dès son plus jeune âge, l'acte même d'écrire, dit-elle, lui a paru «relégué à cette idée qu'un jour je serais seule dans ma propre histoire. Si on n'écrivait pas, me semblait-il, on était seul pour rien». La traductrice qu'elle est devenue a déjà tenu un journal, écrit des poèmes de même qu'une ébauche de roman dans lequel un personnage féminin contemplait indéfiniment la plaine. D'un âge à l'autre, elle a compté en vain sur l'écriture pour parvenir à ce

détachement des souvenirs sans lequel il lui était malaisé d'avancer dans la vie.

Le deuil de sa jeunesse et de ses origines va plutôt s'incarner dans la personne de sa grand-mère maternelle — née elle-même au Nouveau-Brunswick — avec qui elle se sent une connivence profonde. Cette femme qui n'a apparemment rien accompli de remarquable, qui n'avait pas une personnalité hors du commun, était surtout solide, habile de ses mains, chaleureuse; sa petite-fille la voit peu à peu comme une intermédiaire entre elle et «cette terre trop vaste, trop lumineuse et trop vivante» qui la laissait démunie. Elle est bien davantage qu'un tendre souvenir: «Puisque aucune grand-mère ne lui succéderait, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'elle faisait partie de l'avenir. C'était une amie, une âme sœur.»

La narratrice du récit de Strayer se sent d'ailleurs profondément attirée vers les liens anciens. Elle retournera au foyer où sa grand-mère a vécu ses dernières années et où elle a l'impression de s'être trouvée une famille, «même une sorte de pays». Pourquoi un tel attachement? «Est-ce que les vieux n'étaient pas pour moi une sorte de garantie d'éternelle enfance? J'étais en leur présence comme une journée d'été sans fin, devant une immense page blanche entièrement pour moi.»

Autrement, cette femme effacée, anonyme, qui dit être entrée dans l'âge adulte par la découverte de «l'amour-crêpuscule» qui se nourrit de privations plutôt que de plénitude, a sans doute souffert de solitude. Il y a eu quelques hommes dans sa vie, qui ne sont restés que brièvement auprès d'elle. Ses deux frères, elle ne les voit pratiquement plus. Restent ses parents, avec qui elle va passer une semaine dans le chalet familial dans la région de la Gatineau: ils sont le second deuil que doit vivre cette femme, car même si elle vit loin d'eux depuis des années, elle ne s'est jamais libérée de leur tutelle morale, de celle de la mère surtout, une femme sèche pour qui l'ordre et le bon sens passent avant tout.

Une étroite connivence

S'il est une présence constante et ré-

confortante dans la vie de cette femme, c'est l'œuvre de Gabrielle Roy, enfant des Plaines elle aussi, dont elle faisait la lecture à sa grand-mère. Elle reprend d'ailleurs à son compte des phrases de la grande romancière, lesquelles sont signalées par des italiques. Elle est si pénétrée de ces textes qu'ils font partie intégrante de son propre imaginaire. L'œuvre la fascine, mais également la femme, qu'elle accompagne en lisant son autobiographie inachevée, *La Déesse et l'Enchantement*, de même que le *Gabriel Roy. Une vie*, de François Ricard, paru en 1996 chez Boréal.

La narratrice de *Prairie et jardin* se sent en quelque sorte portée par cette écriture qui a su si bien saisir dans son écriture la vivacité de certains moments du passé, et par cette femme qui a eu la force de s'arracher à sa famille

— quitte à passer pour ingrate et égoïste — pour vivre sa vie comme elle l'entendait. Elle l'admire et l'envie d'avoir su installer entre son passé manitobain et sa vie d'adulte la distance de l'écriture: elle sent qu'il y eut là, tout à la fois, une entreprise d'appropriation, d'apaisement et, sans doute, de détachement. Pour autant, le personnage de Strayer ne se voit pas, comme on le dit de certains Mozarts en herbe, en Gabrielle Roy assassinée. Mais la lecture de l'œuvre et la figure de l'auteure nourrissent son propre désir d'émancipation; elles aident cette femme sans éclat ni audace à faire quelques pas tardifs vers l'autonomie affective.

Jardin et prairie, ce sont quelque quarante ans dans la vie d'une femme, parsemés d'anecdotes, de rêves tristes, de petites peurs. Une existence

qui fait à peine une vie, pas vraiment de quoi faire une histoire. Tout juste ce qu'il faut pour meubler le quotidien. Cette femme aurait pu, comme Martha, le très beau personnage d'*Un jardin au bout du monde*, lancer cette question terrible: «Pourquoi, mais pourquoi donc ai-je vécu?»

Si elle n'ose pas le faire, c'est que nous sommes, dans le récit de Strayer, dans un registre intimiste. On n'a pas affaire ici à la prose musicale, somptueuse de Gabrielle Roy — je pense au violoncelle —, mais plus modestement à une écriture juste, qui fait entendre la voix fervente, parfois chuchotante d'un personnage de femme qui a connu, elle, des chagrins plutôt que la détresse, et quelques joies à défaut d'enchantement.

rchartrand@videotron.ca

Félicitations à JEAN MARC DALPÉ

Prix littéraire du Gouverneur général 1999 catégorie théâtre

Il n'y a que l'amour
Jean Marc Dalpé

La langue drue et ciselée de Jean Marc Dalpé donne une parole à ceux qui n'en ont pas. Avec des mots simples et des moyens puissants, il donne vie à des personnages complexes. Ses structures dramatiques sont des mécaniques implacables issues de la texture même des univers qu'il invente. Dans son théâtre, il n'y a pas de jugement; que de la compassion. (Jurys, Prix du Gouverneur général)

Un vent se lève
qui éparpille
Jean Marc Dalpé

Passion, désir, trahison, abandon sont autant d'éléments qui composent ce roman aux accents lyriques et violents, dont la langue et le style témoignent admirablement. Un roman incendiaire, une polyphonie de voix emmêlées et entêtées, ce «vent qui éparpille» n'épargne rien ni personne... Un roman qui décoiffe!

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

• Achat • Vente • Expertise

BOUQUINERIE
SAINT-DENIS4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

ROLAND GIGUÈRE

Félicitations
au lauréat du prix
Athanas-David
1999

Œuvres disponibles:

L'Âge de la parole
La Main au feu
Forêt vierge folle
Temps et Lieux
Illuminures

L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

TYPO

www.edtypo.com

La passion de la littérature.

LES ÉDITIONS DE MINUIT



PRIX GONCOURT 1999

Jean ECHENOZ
JE M'EN VAIS

« Les romans de Jean Echenoz sont une leçon de choses prodiguée par un maître faussement nonchalant. On apprend à y regarder les êtres, les objets, les actions et les événements non comme ils se présentent, sous la forme d'images plates, mais sous toutes leurs dimensions : de dos, de profil, vus du dessous ou du dessus. »

Pierre Lepape, *Le Monde*

« Un grand Echenoz, même s'il n'y a pas de petits Echenoz. Il a l'intelligence de la simplicité. Son Goncourt est complètement mérité. »
Sylvain Houde, *Jamais sans mon livre*, Radio-Canada

« Voici une lecture de bout en bout prenante et désopilante. [...] Prière de lire les 256 pages dans l'ordre sans rien sauter : toute paresse serait punie par un « déficit de plaisir », comme on dit maintenant. »

François Nourissier, de l'Académie Goncourt, *Figaro Magazine*

« Eh oui, parfois le prix Goncourt peut aussi couronner le talent. »
Jacques Folch-Ribas, *La Presse*



256 PAGES • 24,95\$

LIVRES

LE FEUILLETON

Ce n'est pas la poésie qui doit être libre, c'est le poète

ŒUVRES

Robert Desnos
Gallimard, collection «Quarto»
Paris, 1999, 1396 pages

ROBERT DESNOS,
LE ROMAN D'UNE VIE

Dominique Desanti
Mercure de France
Paris, 1999, 356 pages

Il y a des hommes qui dominent par l'exemple, par la vie, plus que par leurs œuvres. Et Desnos, me semble-t-il, est de ceux-là. Né avec le siècle, en juillet 1900, dans le quartier des Halles à Paris où son père travaillait, Desnos s'est très tôt senti poète, naturellement poète. Dominique Desanti rappelle à cet effet qu'aux suggestions du père qui voyait mal comment on pouvait vivre de la poésie et qui lui répétait sans cesse: «Tu peux être avocat, tu parles tout le temps!», Desnos répondait inmanquablement que les écoles, ça

ne servait à rien, qu'il ne voulait pas être avocat mais poète; voire qu'il n'était pas nécessaire pour lui de le devenir puisqu'il l'était déjà...

Cette assurance dans son génie poétique, mais aussi cette animosité à l'égard des études, de la formation, sont, je crois, déterminantes dans le parcours de Desnos. C'est à la fois ce qui le rapproche des surréalistes, lui permet d'y trouver une famille et l'en éloigne. Car lui, l'autodidacte qui admirait tant Breton, devra un jour s'en séparer parce que sa culture et son milieu d'origine le poussent à penser que le surréalisme appartient corps et biens au domaine public, qu'on n'a pas le droit (comme Breton y arrive assez vite) de se faire juge de qui en est digne ou non, pas plus que d'écarter les interprétations qui ne nous conviennent pas. De ce point de vue, Desnos est plus surréaliste que Breton, res-

tant fidèle aux origines du mouvement et à son idéologie (la poésie appartient à tous). La vie, pour lui, restera toujours plus importante que l'art, avec ou sans la majuscule.

Dominique Desanti attire par ailleurs notre attention sur une anecdote qui lui a été rapportée par Desnos et qui en dit long sur le sentiment qu'il avait de sa destinée. Rencontrant un jour sa mère dans la rue alors que celle-ci lui serre convulsivement les mains, il lui demande, surpris: «Qu'est-ce que tu as?» Et elle de lui répondre: «Figure-toi qu'une seconde, je ne t'ai pas reconnu.» Desnos en aurait alors tiré la conclusion que, n'étant pas le fils qu'ils espéraient avoir, il ne lui restait plus qu'à devenir lui-même...



Jean-Pierre
Denis

Une poésie
à hauteur d'homme

«Par un point situé sur un plan / On ne peut faire passer qu'une perpendiculaire à ce plan. / On dit ça... / Mais par tous les points de mon plan à moi / On peut faire passer tous les hommes, tous les animaux de la terre [...]»

On ne l'a pas suffisamment remarqué jusqu'ici: de tous les surréalistes, Desnos est peut-être celui qui se sera le plus complètement «abandonné» — au sommeil, aux rêves, aux chansons, à l'écriture automatique, à l'action, à la fraternité —, au point que Breton a craint un moment pour sa santé mentale. En somme, c'est un être du «don», ce qui est suffisamment rare pour qu'on le souligne. On sait par ailleurs assez peu que sa poésie est devenue chanson, qu'elle est ou a été interprétée par Yves Montand, Juliette Gréco, Catherine Sauvage, Pierre Perret; que quelques-uns de ses textes ont été mis en musique par des compositeurs comme Francis Poulenc, Da-

rius Milhaud ou encore Joseph Cosma; qu'il a par ailleurs expérimenté le journalisme, la radio, le cinéma et même la publicité.

Un touche-à-tout? Un dilettante? À considérer l'ensemble de son œuvre, on constate bien des inégalités, parfois des facilités et quelques idées peu réfléchies, voire naïves (notamment à l'égard du cinéma, dont il n'avait certes pas prévu le formidable développement commercial. Desnos n'est pas un théoricien...). Mais une chose est sûre: jamais sa poésie n'est impressionnante, jamais elle ne

ne résonnent pas des voûtes mystérieuses du temple mais bien davantage des cris du marché et de la rue... Et du rêve, bien entendu.

L'autodidacte

D'où vient la singularité de sa voix? De la diversité des influences littéraires qu'il a fait jouer dans son œuvre? — C'est là un phénomène typique de bien des poètes de cette époque. Dans sa volonté de faire se télescoper des styles ou des langages qui ne vont pas ensemble (le langage relativement noble avec

On aurait
tort de croire
que Desnos,
cet amoureux
de la vie et
des femmes,
n'était que
léger, frivole

l'oralité, voire l'argot; ou encore le télescopage de Villon avec la modernité)? — Cela n'a rien de bien nouveau. Serait-ce plutôt, comme je le laissais entendre au début, qu'étant autodidacte, Desnos n'a pas le même rapport à la culture et au langage que les gens avec lesquels il travaille (Breton, Aragon, Eluard), qu'il entre en quelque sorte en poésie sans tradition et sans formation? On sait, et pour prendre cet exemple seulement, que Breton a eu Valéry comme maître,

qu'il a donc eu un parcours de formation, qui est celui du poète. Desnos, lui, a évolué dans un espace où il y avait beaucoup moins de repères. C'est peut-être ce qui le rend plus audacieux, plus dégagé, plus ludique. Sans doute aussi ce qui le rend moins exigeant sur le plan formel et théorique... Reste que, malgré tout, il a produit d'assez jolies formules qui ont été reprises et exploitées par ses camarades surréalistes. «Les lois de nos désirs sont des dés sans loisirs», écrivait-il avant qu'Aragon n'invente à son tour «le désir joue aux dés avec nos idées...». De la poésie, il écrivait: «La boule rouge bouge et roule», et on sait ce que fera Leiris de ce procédé.

DESNOS

Œuvres



On aurait cependant tort de croire que Desnos, cet amoureux de la vie et des femmes, n'était que léger, frivole; que la poésie s'accordait chez lui avec un ludisme de bon aloi et sans conséquence. «Je ne puis vivre sans une certaine gravité de cœur que je déplore de ne pas trouver chez tous mes amis. Chez vous, j'ai trouvé le germe d'une inquiétude qui me ronge sûrement [...]», écrit-il à Breton dans une lettre jamais expédiée (4 avril 1923). Bien sûr, j'ai depuis longtemps mes réserves quant au surréalisme, si bien récupéré aujourd'hui par la publicité et le commerce. Mais on ne peut juger d'une époque en fonction des valeurs de la nôtre. Leur jeunesse, leur exubérance, si condamnables aujourd'hui que nous voyons leurs résultats, furent alors de formidables outils de libération pour toute une génération. Rappelons-nous que les utopies des années 60 n'ont guère produit de meilleurs résultats, provoquant même le contraire de ce qu'elles avaient escompté: la fin de la propriété et l'amour universel.

denisjp@mink.net

AUX
QUATRE VENTS
de René Lévesque

«On ne va pas oublier ce texte rapidement».

Robert Lévesque. Un dimanche à la radio. SRC.

En 1946, après un séjour à Londres où il fut correspondant de guerre de l'American Broadcasting Station, le jeune René Lévesque transmet à son ami René Constantineau le texte d'un sketch radiophonique resté inédit jusqu'à ce jour.

Sous forme de dialogue théâtral porté par le lyrisme de l'époque, les vents du Sud, du Nord, de l'Est, de l'Ouest croisent un homme en route vers l'au-delà. La conversation s'engage, dans laquelle prend forme la pensée politique de quelqu'un qui regarde l'humanité et l'histoire en visionnaire, au moment où le Québec s'appelait encore le Canada français.

LEMÉAC

PATRICE DESBIENS

Rouleaux de printemps

Poésie

Les Éditions Prise de parole

12,00 \$

Mouvements d'Amérique



Patrice Desbiens, «un des trois seuls poètes que je lis (...). C'est comme de l'eau de vie. À toutes petites lampées. On sort la bouteille quand la visite est partie. L'eau de vie du silence.» Pierre Foglia, *La Presse*

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

Cette semaine à CENT TITRES

Sept ans après *Nous avons tous découvert l'Amérique*, Francine Noël revient en force avec un roman fin de siècle. Celle qui a écrit *Maryse* clôt sa trilogie romanesque avec *La Conjuración des bâtards*.

Place au cabaret multidisciplinaire! Les mots sont en spectacle au Lion d'Or. Lectures et performances d'écrivains accompagnés de musiciens placent la littérature du côté du spectacle vivant.

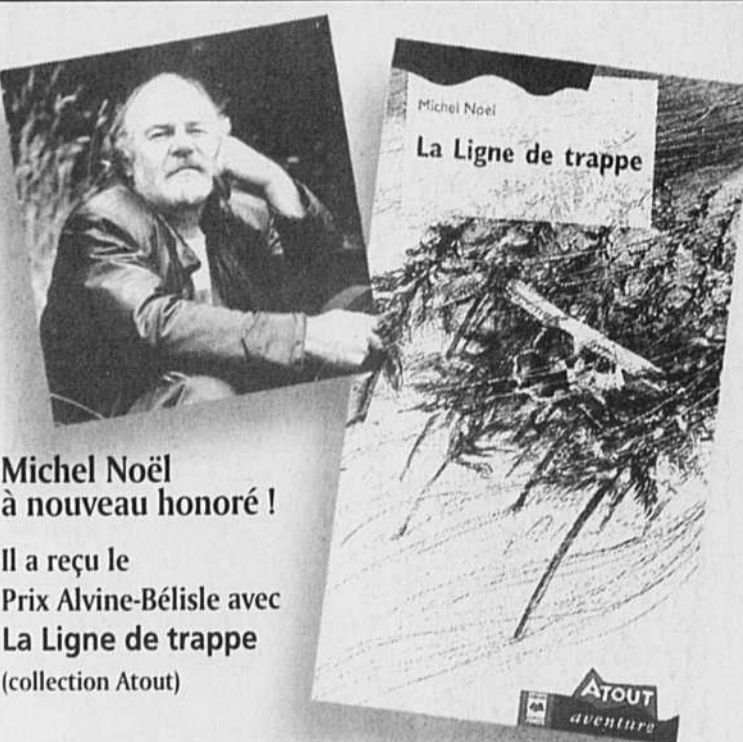
Robert Lévesque nous communique son enthousiasme pour la biographie de Michel del Castillo: *Colette, une certaine France*. Un livre qui surprendra les inconditionnels de Colette par son côté critique.



Le magazine littéraire
de Télé-Québec
Animé par
Danielle Laurin

Mercredi 19h30
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PIXCOM... LE DEVOIR



Michel Noël
à nouveau honoré!

Il a reçu le
Prix Alvine-Bélisle avec
La Ligne de trappe
(collection Atout)

Les Éditions Hurtubise HMH tiennent à féliciter chaleureusement
Michel Noël pour son travail exceptionnel!

Michel Noël sera l'invité de Jean Fugère le 7 décembre
dans le cadre des Mardis Fugère à la
Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est, Montréal (métro Frontenac)
Information : Tél.: (514) 872-7881

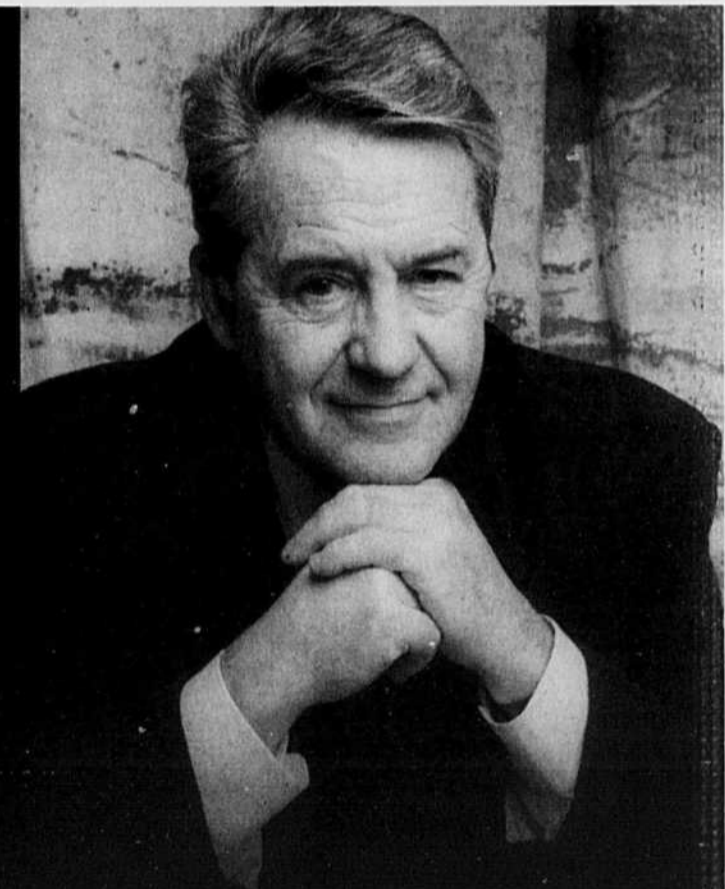
jeunesse
HMH

ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE
1815, avenue De Lorimier, Montréal (Québec) H2K 3W6
Tél.: (514) 523-1523 • 1-800-361-1664 • Télécopieur.: (514) 523-9969

C'est clair et net!

www.gallimardmontreal.com

PAUL-MARIE LAPOINTE



Félicitations
au lauréat du prix
Gilles-Corbeil
1999

Œuvres disponibles:

Le Vierge incendié

Pour les âmes

Le Réel absolu

Tableaux de l'amoureuse

écRiturEs

Le Sacre



I'HEXAGONE

www.edhexagone.com

TYPON

www.edtypo.com

La passion de la littérature

LIVRES
ESSAIS QUÉBÉCOIS

Faut-il encore lire Pierre Bourgault?

LA RÉSISTANCE
Écrits polémiques
Tome 4
Pierre Bourgault
Éditions VLB
Montréal, 1999, 448 pages

Depuis plus de 20 ans, deux figures ont dominé, à leur façon, l'univers de la chronique journalistique québécoise: Pierre Foglia et Pierre Bourgault. Deux humanistes, deux stylistes, deux journalistes mordants qui ont su durer, malgré le nombre des années passées à faire de l'opinion dans le vif du présent.

J'ai déjà dit, ailleurs (voir «Pierre Foglia: pour un humanisme vulgaire», *Combats*, hiver 1995), ce que je pensais du premier. Mauvaise conscience du journal *La Presse* qui en a bien besoin, bourru mais sensible, provocateur mais non poseur, parfois présomptueux, souvent capable de s'amender, Foglia demeure inclassable, surprenant jusque dans ses contradictions, et c'est ce qui fait sa force. Un cavalier seul qui choque et charme, irrite et saoul, mais vers lequel on avance comme devant un défi.

Bourgault, c'est autre chose. Plus politique, plus militant; moins railleur, plus tribun; styliste de la clarté plus que des effets; aiguillon de la conscience civique plutôt que poète un peu anarchique du temps qui passe. L'essentiel, chez Bourgault, cherche à se dire en droite ligne plutôt qu'à émaner, diffus, d'une atmosphère.

En coulisses, on a dit, toutefois, et j'ai moi-même été tenté de le penser, que ces dernières années n'étaient pas ses meilleures. Qu'il rabâchait. Qu'il devenait anecdotique. *La Résistance*, ce quatrième tome de ses *Écrits polémiques*, vient-il confirmer ce soupçon? Pour poser la question clairement: faut-il encore lire Pierre Bourgault? A-t-il toujours quelque chose à dire?

Réponse

J'ai lu, pour vous qui êtes de fidèles lecteurs du *Devoir*, les 137 chroniques regroupées dans ce livre et d'abord publiées dans *Le Journal de Montréal*. Voici mon verdict.

Grand consommateur d'information et de prose d'idées, autant journalistiques que livresques, j'ai toujours l'impression, en lisant Bourgault, de ne rien apprendre de neuf, sauf son opinion sur le sujet dont il parle. Comment expliquer, alors, le relatif plaisir que je continue de prendre à le lire?

À mes yeux, Bourgault fait figure de vieil ami (vieux, c'est lui qui le dit), un peu fatigué parce qu'imbu de lui-même mais avec qui on ne peut s'empêcher de discuter pendant des heures parce que, comme nous, il a des idées sur tout et il prend un malin plaisir à les partager. C'est vrai: ce livre ne m'a rien appris, mais je l'ai lu néanmoins d'une traite, parce que ce genre de feu roulant d'opinions, balancées au lecteur par un touche-à-tout expérimenté, provocateur et incapable de se contenir, me plaît bien. Oui, l'ensemble est inégal, contient des coups de gueule bâclés, des redondances, mais il est porté, tout du long, par une prose tellement limpide et franche, totalement dénuée d'artifices, qu'on le traverse de fort agréable façon.

D'aucuns considéreront ce juge-

ment comme un sacrilège, mais il m'apparaît néanmoins essentiel d'afficher clairement mon point de vue: Bourgault n'est pas le grand penseur que ses fans les plus inconditionnels ont voulu en faire. C'est un chroniqueur efficace, honnête, parfois courageux, mais en rajouter relèverait de l'enflure qualitative. En ce sens, je ne crois pas que l'on puisse dire que l'homme souffre d'essoufflement intellectuel. La résistance, c'est du pur Bourgault. Ni plus ni moins.

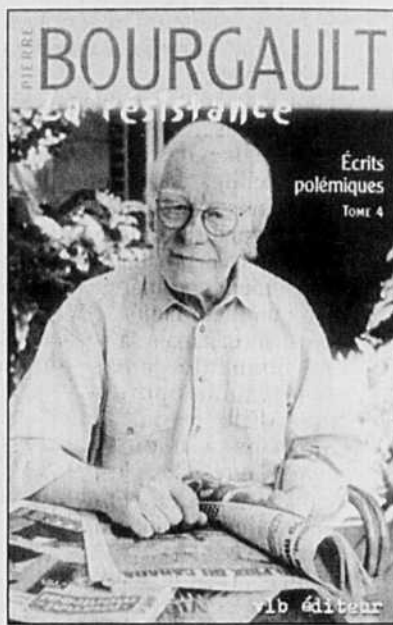


Louis Cornélius

Au chapitre de ses bons coups, on peut placer, en tête de liste, sa dénonciation bien ciblée des hystériques détracteurs de nos services publics. Les récents ratés des systèmes de santé et d'éducation ne justifient pas, selon lui, l'inquiétante fuite en avant à laquelle bien des esprits étroits semblent sur le point de succomber: «Châtiment de privilégiés et de sans-desseins! Allez-y, crissez tout à terre, privatisez-moi tout ça, et qu'on en finisse, et vive la santé pour les riches, et l'école pour les riches, et l'eau pour les riches, et la maison pour les riches, et le pain et le beurre pour les riches, comme le veut la Chambre de commerce!»

Un homme de convictions

Bourgault, contrairement à plusieurs hypocrites qui prétendent encore l'être tout en agissant en parfaite contradiction avec cette prétention, est un véritable social-démocrate. À preuve, sa défense passionnée du syndicalisme réel auquel il attribue «tous les progrès que nous avons connus dans le monde du travail depuis cent ans». Cela dit, cette fidélité à une certaine idée du syndicalisme lui fait vomir, avec raison, cette forme détournée de militantisme en habits neufs qui a pour nom le corporatisme. Ainsi, cet été, au moment de la fronde des infirmières, il écrit: «Non, je n'ai pas klaxonné devant l'hôpital. Les solidarités de façade et d'intérêt me répugnent. Mais, quand la tempête sera apaisée, je n'aurai pas perdu mon âme en sautant dans le train fou mais je resterai, envers et



contre tous, le plus farouche défenseur des syndicats et du syndicalisme. Ce n'est pas affaire de religion, c'est affaire de dignité.»

Dans la même veine, Bourgault refuse, avec l'énergie du désespoir, de participer à la grand-messe idéologique qui accompagne le retour en force du capitalisme sauvage. Au risque de passer pour un dinosaure, il persiste à défendre le principe essentiel de la sécurité d'emploi que de jeunes réactionnaires, Dumont en tête, n'ont de cesse de dénigrer; il s'en prend à l'hypocrisie de l'entreprise privée qui «veut bien que les gouvernements s'occupent de tout ce qui coûte cher et ne rapporte rien» et il s'entête à réitérer, à contre-courant, que la lutte des classes demeure un concept pertinent pour expliquer le temps présent. Il a choisi son camp: «Si je dis "faisons payer les riches", on se rira de moi en me traitant de gauchiste nostalgique. Mais si je ne le dis pas, on aura raison de me traiter de salaud.»

Opiniâtre, Bourgault ne lâche pas facilement ses proies. Traitant à plusieurs reprises de la saga des Expos et de leur nouveau stade, le chroniqueur déclenche des assauts répétés à l'endroit de l'opportunisme de Claude Brochu et du gouvernement du Québec dans cette histoire. Sans pitié à l'endroit d'un Jean Charest au sujet

duquel il écrit que «s'il ne dit rien, c'est qu'il n'a rien à dire», Bourgault donne carrément dans l'acharnement lorsqu'il s'agit de ridiculiser les frasques de Pierre Bourque. Monsieur le maire, c'est vrai, a la gouverne plutôt maladroite et erratique, mais le traiter de fou à répétition, comme le fait Bourgault, m'apparaît plus facilement vulgaire qu'efficace.

Le lecteur de ces chroniques n'échappera pas, bien sûr, à la profession de foi indépendantiste du polémiste. Je n'y reviens pas en détails, puisque presque tout a été dit à ce sujet, sauf pour rappeler une qualité essentielle de ce discours: sa franchise. Bourgault ne tergiverse pas. L'indépendance du Québec relève, pour lui, de la «normalité» des choses, et ceux qui ne partagent pas cette opinion sont désignés ici comme des adversaires. Le combat, dans ces pages, se mène à visage découvert. Cela peut choquer puisque la première victime d'une telle posture est toujours la nuance.

Bourgault n'est pas objectif? Il a déjà réglé la question dans *La Culture*, soit le tome 2 de ses *Écrits polémiques*: «L'observation incomplète et personnelle d'une situation, si elle reste aussi honnête que possible, peut être objective, à condition de ne pas prétendre qu'elle soit autre chose que personnelle et incomplète. [...] Certains concluront que l'objectivité, finalement, n'existe pas. Ne vaudrait-il pas mieux parler de subjectivité honnête?»

Tous azimuts

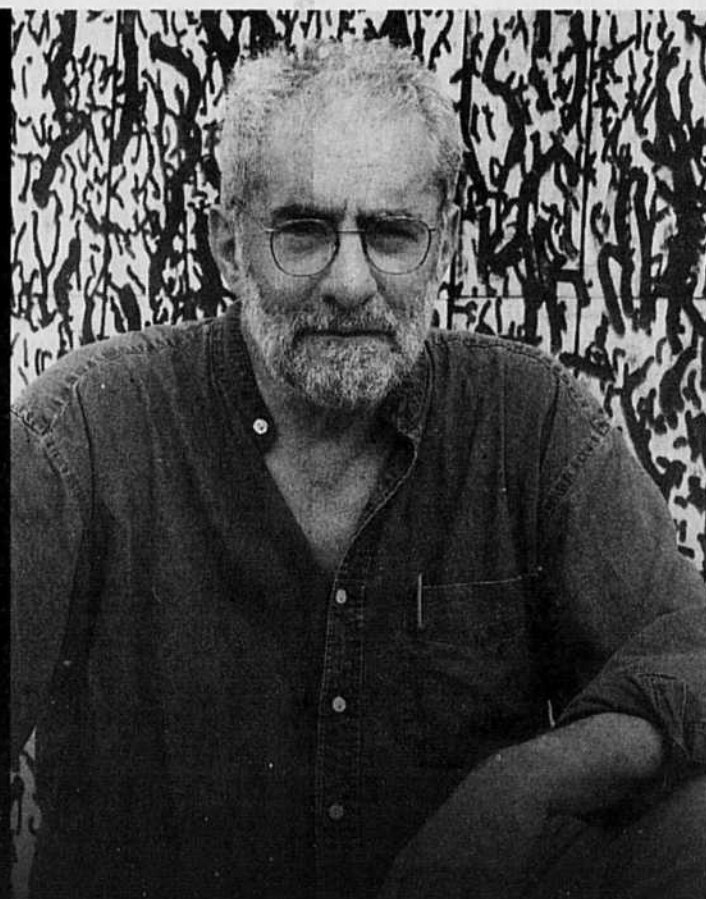
Il y a encore, dans ce gros livre,

des dizaines d'autres sujets auxquels le manque d'espace m'empêche de rendre justice. Au sujet de l'éducation, par exemple, on retrouve le bon (contre la pub à l'école) et le moins bon (les techniques pédagogiques du maître sentent la boule à mites). Au sujet de la culture, le meilleur (contre notre colonisation culturelle volontaire) et le pire (une décevante et confuse complaisance envers les Plamondon, Dion, Robert Lepage et le Cirque du Soleil). Sur le terrain de la politique internationale, des engagements constants (l'Algérie et la Palestine) et des cibles récurrentes (Israël et l'aigle américain qui «n'a plus de tête»).

Bourgault résiste. Au temps, qu'il assume avec une lucidité un peu frondeuse, mais surtout à l'engourdissement du débat public. Son empressément à déranger la tranquillité du lecteur l'amène parfois à confondre les genres (les petites crises de vedette de Jacques Villeneuve ne méritent pas le beau mot d'«indignation» qu'il leur accorde) et à bâcler certains de ses envois, mais le mot d'ordre qui pourrait servir d'exergue à son œuvre me semble incontestable: «Il faut savoir "s'ostiner" pour faire avancer les choses dans le sens qui nous convient. Autrement, elles continuent d'avancer mais au seul profit de ceux qui ne veulent pas "s'ostiner" pour mieux nous asservir.»

Sans oublier toutes les précautions qui précèdent, je vous le demande: qui, quand Bourgault ne sera plus là, dira cela aux lecteurs du *Journal de Montréal* et aux autres? louiscornelieus@parroinfo.net

RENÉ DEROUIN



Félicitations
au lauréat du prix
Paul-Émile Borduas
1999

Œuvres disponibles:
L'Espace et la Densité
Ressac
Paraíso



L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

ON A RAISON DE FAIRE LE CAMÉLÉON
Jean-Marie Poupart



«C'est la fêta du vocabulaire, je n'ai jamais lu un roman québécois qui ratisse aussi large dans le dictionnaire et qui vous raconte une histoire toute simple: un type donc qui tue un écrivain. Fascinant. Magnifique.»
Robert Lévesque, *Un dimanche à la radio, SRC*



«Ce roman vaut une attention hors de l'ordinaire qui satisfasse les petites joies jusqu'aux grands plaisirs auxquels il nous convie.»
Jean-François Crépeau, *Le Canada Français*
«Intelligent comme son créateur.»
Réginald Martel, *La Presse*

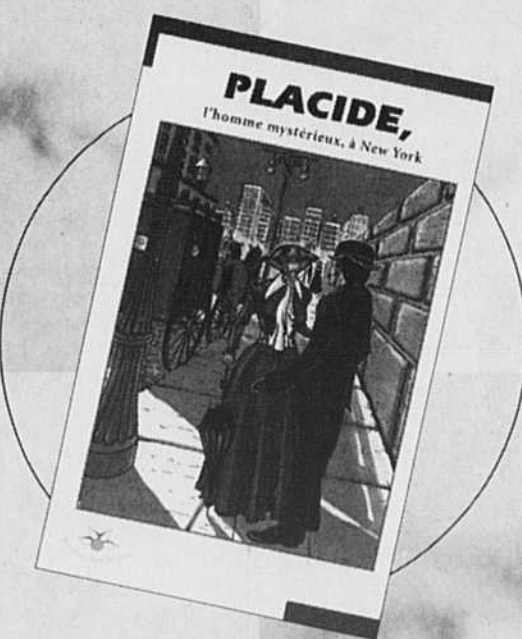
LEMÉAC

PAUL (GILBERT BUOTE)

Placide, l'homme mystérieux à New York
Bouton d'or Acadie

Roman jeunesse
12,95 \$

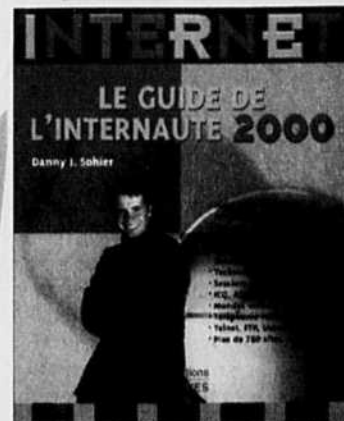
Mouvements d'Amérique



«Placide, comme d'habitude, sourit. Il était toujours sur le qui-vive: au moment du danger, il était calme; mais lorsqu'il croyait que sa vie était en danger, il était vigilant. Il était vraiment un homme qu'un ennemi aurait eu de la difficulté à prendre.»

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

La bible
d'Internet
vous ouvre
toute grande
la porte
du
3^e millénaire!



Le guide de l'internaute
Édition 2000
Danny J. Sohler
ISBN 2-89381-671-1 - 584 p. - illustré
28,95 \$

Un seul livre
vous apprend tout
ce qu'il faut savoir
sur Internet!

• Maîtrisez les notions de base d'Internet: adresse, IP, nom de domaine, nétiquette, etc.

• Découvrez les secrets des navigateurs Explorer de Microsoft et Navigator de Netscape en français.

• Captez des émissions inédites avec RealPlayerG2.

• Démystifiez le monde MP3.

• Créez votre propre domaine Internet.

• Gérez vos recherches avec Copernic.

• Interagissez avec des millions d'internautes grâce aux sessions de bavardage IRC et au PALACE.

• Informez-vous sur les façons de protéger vos enfants sur le Net.

• Utilisez ICQ ou un autre système de messagerie instantanée pour aviser vos amis de votre présence dans Internet.

• Faites connaissance avec Outlook Express, un outil intelligent de gestion de courrier électronique et des News.

• Laissez votre personnalité virtuelle gambader dans les cybermondes d'Active-Worlds.

Les Éditions LOGIQUES Inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

Chronique Vidéo

Tous les samedis dans
L'Agenda

NOUVEAUTÉ



320 pages

Un livre fort bien écrit. Alerté, plaisant, clair et on le devine plutôt qu'on le lit.
J.X. prof. d'université

ÉD. L'ÉTOILE POLAIRE
2015, ch. lac Cameron, Vendée JOT 2T0
Tél. et Téléc.: (819) 687-9836

LIVRES

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

Un bon plombier

Le style résolument slapstick privilégié par Guinzburg dessert parfois sa folle imagination

LE PLOMBIER DES ÂMES

Michael Guinzburg
Traduit de l'américain
par Daniel Lemoine
Grasset
Paris, 1999, 318 pages

À vis aux jeunes romanciers qui débutent: oubliez le mythe de l'écrivain solitaire qui va son chemin loin du monde, retranché dans le secret fécond et angossant de sa vie intérieure. La mode qui nous vient des États-Unis en ce moment est à l'écrivain qui a beaucoup d'amis, celui qui peut se payer le luxe d'insérer, en début d'ouvrage, une page de remerciements capable d'évoquer les plus beaux moments du gala de l'ADISQ. Paul Alexander, récent biographe de Salinger, trouve ainsi le moyen de remercier, dans la rubrique intitulée «Acknowledgments», 105 personnes en plus de celles figurant dans la bibliographie de service.

Evidemment, biographe de Salinger... Il a dû avoir besoin d'un peu d'aide. Michael Guinzburg, auteur du *Plombier des âmes*, se contente, lui, d'une liste de 64 noms, y compris les Grasset et les égoutiers de Paris (deux éléments dont, je ne sais pourquoi, le voisinage peut-être fortuit, sur la page, me réjouit). J'envie cet auteur qui semble si bien entouré dans la pratique de son métier et, tout en me demandant si la solitude a encore un avenir, puisque papa, maman, la blonde, les proches amis et les éventuels enfants de toute évidence ne suffisent plus, je me lance à la recherche de quelque vieille tante éloignée dont le prénom fleuri pourrait orner les approches de mon prochain livre.

Les basses besognes

Le «plombier des âmes» est un confident professionnel, une sorte d'agent spécial employé directement

par le pape pour tirer au clair certaines vilaines affaires que l'Église préférerait ne pas voir amenées à la lumière du jour, pour ne rien dire de celle dite éternelle. Bref, il effectue le sale boulot, allant jusqu'à exécuter, dans le secret de la confession, certaines petites missions qui ressemblent assez à l'opération du Saint-Esprit. Premier commandement: «Fais-le avec amour, mon garçon. Élimine très chrétiennement.» Une nonne assassine la femme et la fille d'un producteur de foie gras; l'héritier d'une dynastie du hamburger, quelque peu dérangé par la maladie de la vache folle (dont vous apprendrez ici la véritable origine), désire épouser, en toute

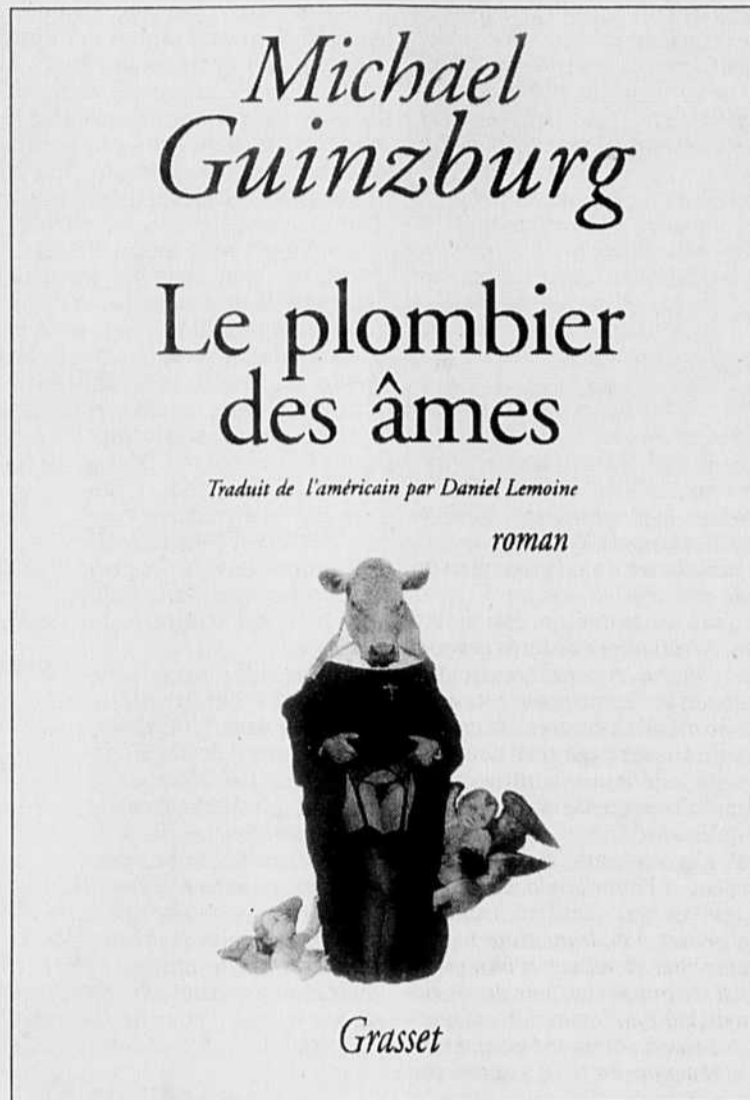


Louis Hamelin

légitimité, une génisse; une secte sévit dans les égouts de Paris, où elle détourne, par le culte qu'elle voue à la merde, le flot de pèlerins s'écoulant normalement vers Lourdes; un magnat de la micro-informatique américain, porté sur les petits garçons, s'associe à l'Église pour investir dans le clonage; l'Église a des vues sur une super-équipe de basket trans-historique qui lui permettrait

de regarnir ses coffres et pour laquelle elle serait prête à céder le Suaire de Turin tandis que le magnat de la micro-informatique, lui, rêve de cloner devinez qui...

Les quatre intrigues qui composent la trame du «roman» de Guinzburg n'ont aucun lien entre elles. Elles pourraient former quatre nouvelles; elles sont les quatre volets bien distincts d'un quatuor traversé par un même narrateur. Le livre est à la fois hilarant et décevant. Hilarant surtout au début puisque son charme tient, en grande partie, à l'effet de surprise: humour tordant, métaphores désopilantes et excessives, flirtant avec la grossière exagération. Le personnage du pape, que le plombier appelle «le Gros Kielbasa», est assez irrésistible. Mais cette écriture dont l'efficacité re-



pose avant tout sur les effets, et un côté tarte à la crème appuyé qui trouve ici son ressort dans la fonction anale (c'est fou ce qu'on s'enclue, dans ce bouquin; ne convoquons surtout pas monsieur Freud, le constat est limpide et l'obsession se passe très bien des lumières de la science), épuise assez rapidement ses séductions sous l'œil du lecteur.

Les bas-fonds, au propre comme au figuré, seront atteints dans la troisième histoire, alors que la découverte d'une secte «merdiste» vivant dans les égouts de Paris sera l'occasion pour l'auteur d'exploiter ses penchants pipi-caca avec toujours plus de complaisance et une sorte de candeur scatologique qui ne dépasse pas de beaucoup la farce adolescente.

Une machine d'images

C'est que le style résolument slapstick privilégié par Guinzburg dessert parfois sa folle imagination. La richesse thématique, si évidente, entre autres, dans la quatrième aventure du plombier des âmes, est alors victime d'une entreprise qui préfère tourner les coins ronds (est-ce que la sueur contient vraiment de l'ADN?) et verser dans une mise en scène grandiloquente et fantasmagique pour créer une machine d'images servies en succession rapide dont chacune n'a d'autre but que de faire rire et choquer, et qui finit par tourner à vide. L'auteur semble avoir tellement eu peur de ne pas «divertir» qu'il

est devenu en quelque sorte prisonnier du registre de la blague cochonne. Ce n'est déjà pas si mal? Oui, mais demandez donc à votre vieux mononcle de vous raconter une blague cochonne de 318 pages au prochain réveillon...

Michael Guinzburg pourrait être l'équivalent littéraire de ce joueur éminemment spécialisé que, dans le hockey malade d'aujourd'hui, on appelle un «plombier». Sans grand talent naturel, manquant un peu de «vision» mais suffisamment «équipé», comme on dit, pour remplir un rôle précis. Il travaille le corps, parfois sous la ceinture. Mais il est incapable de magie. Dans le cas de Guinzburg, il délire et arrive même à faire réfléchir. Mais trop peu souvent. Quand je lis un livre pour le recenser, je dispose d'habitude des petits marqueurs entre les pages pour retrouver ensuite les passages soulignés. Réflexions intéressantes, images fortes, phrases qui «portent», etc. Dans *Le Plombier des âmes*, j'étais rendu à la page 264 et je n'avais toujours pas utilisé le moindre petit marqueur...

On en sort sans impression mémorable, mais on aura rigolé un bon coup, surtout au début. Et puis, la fin, presque morale, est à ne pas rater non plus. La vertu triomphe du cynisme: on n'est plus dans une blague de cul mais dans un conte. C'est aussi beau et naïf qu'une messe de minuit.

À L'ESSENTIEL

Comprendre son temps

HIER, LES ENFANTS
DANSAIENT
Gratien Gélinas
Ed. Typo
Montréal, 1999, 144 pages

sage discret affirmant que l'intégrité a plusieurs visages.
Louis Cornellier

LE GROUPE NOUVELLE AIRE EN MÉMOIRES: 1968-1982

Les coulisses de la nouvelle danse au Québec
Martine Époque
Presses de l'Université du Québec
Québec, 1999, 332 pages

Drame familial et affrontement intergénérationnel aux conséquences déchirantes, *Hier, les enfants dansaient*, la troisième vraie pièce de théâtre de Gratien Gélinas, présente de belles qualités que l'épreuve du temps a un peu émoussées.

Publiée pour la première fois en 1968, cette œuvre, que réédite Typo, met aux prises un père et son fils de vingt-trois ans que leurs convictions politiques respectives contradictoires transforment en ennemis objectifs. Avocat à l'aise et homme de principes, mari et père de famille aimant, Pierre Gravel se voit offrir, au cœur des années 60 (et non au début des années 70, ainsi qu'on le mentionne dans l'analyse qui accompagne l'œuvre), le poste de ministre fédéral de la justice dans le gouvernement libéral. Un rêve, pour lui, qu'on lui présente sur un plateau d'argent.

Fédéraliste convaincu doublé d'un nationaliste canadien-français combatif, Gravel s'apprete à sauter, jusqu'au moment où il apprend, le même soir, que les bombes indépendantistes qui explosent depuis quelque temps sont l'œuvre... de son fils adoré, lui-même avocat. S'ensuivra une joute argumentative entre les deux hommes, qui s'aiment et se respectent, arbitrée par l'épouse et la mère encore sous le choc. Si le fils ne renonce pas, le père voit son rêve s'écrouler.

Gélinas, en investissant le périlleux terrain du théâtre politique, n'a pas changé sa manière. Simple et subtil tout à la fois, le drame qu'il met en scène a l'impensable mérite de montrer, sans appuyer, que les vertus et les torts ne sont jamais, dans notre jeu politique, tous du même côté. Le père fédéraliste et le fils indépendantiste s'opposent, mais, surtout, ils se ressemblent. Battants, convaincus de leur bon droit, plaidiers engagés, ils s'affrontent en hommes de principes, intransigeants mais justes. Irréconciliables en raison, les deux hommes ne plieront pas, mais ils accepteront, écrit l'analyste Jacques Larocque, «l'ordre de l'amour» proposé en finale par la mère. Le commentateur ajoute: «Les deux personnages sortirent grandis de ce duel parce qu'ils auront refusé toute forme de compromis avilissant, toute médiocrité, et qu'ils auront accepté d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes.»

Le fédéralisme et l'indépendantisme ne se défendent plus tout à fait, de nos jours, dans les termes adoptés par les protagonistes, et les malentendus intergénérationnels ont eux aussi changé de figures. La pièce, en ce sens, a vieilli et la maman bourgeoise qui comprend mieux ses hommes qu'eux-mêmes n'y parviennent en constitue un des exemples les plus éclatants. Demeurent, cependant, la prenante tension dramatique d'une œuvre habile et le mes-

Il y eut un temps où la danse moderne était presque inexistante au Québec. Où elle s'enseignait sous le couvert de cours d'expression corporelle ou de rythmique dans les départements universitaires d'éducation physique. Il exista également au Québec une troupe où Édouard Lock, Ginette Laurin, Paul-André Fortier, Louise Lecavalier ou Louise Bédard firent leurs premières armes comme danseurs ou chorégraphes. Ce temps est celui d'avant les années 60. Et cette troupe eut comme nom Le Groupe de la Nouvelle Aire. Martine Époque, fondatrice et directrice du groupe jusqu'aux débuts des années 80, soit quelques années seulement avant sa dissolution, a rassemblé ses mémoires dans cet ouvrage abondamment illustré. Il faut se méfier du sous-titre: il s'agit des coulisses du Groupe Nouvelle Aire qui, même s'il participe de façon fort active au développement de la nouvelle danse au Québec, partagea la scène dès ses débuts avec une autre troupe toute aussi active en ce domaine: le Groupe de la Place Royale.

Les choses remises en perspective, c'est année après année qu'il faut suivre Martine Époque refaire le parcours emprunté par le Groupe Nouvelle Aire, remettre en contexte chacun des spectacles présentés, accompagner son texte de nombreuses notes biographiques, d'extraits de critiques parues dans les journaux de l'époque, de lettres reçues par les instances gouvernementales, d'anecdotes survenues en cours de représentation, ou quelques minutes avant, ou juste après... Une lecture souvent alourdie par trop de détails dont on ne voit pas toujours, malheureusement, l'utilité. Écrites par la fondatrice du Groupe Nouvelle Aire, ces mémoires regorgent d'enthousiasme, on s'en doutera, mais pèchent aussi par manque d'objectivité.

Même si l'abondance de citations et parfois la reproduction complète d'archives voudraient nous faire croire le contraire, un seul regard est posé sur l'histoire et l'évolution du Groupe Nouvelle Aire: celui de Martine Époque. Un regard peut-être empreint de nostalgie et quelque peu complaisant, mais somme toute intéressant: Martine Époque est certes l'une des pionnières de la nouvelle danse au Québec. En échange d'une contribution qu'on ne saurait lui contester, on voudra bien lui pardonner son peu de détachement.

Julie Bouchard

Programme d'échanges d'écrivains QUÉBEC - LYON

En vertu d'une entente de coopération entre le Conseil des arts et des lettres du Québec, l'Union des écrivains et écrivains québécois, la Ville de Lyon et l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation (ARALD), un écrivain québécois pourra faire un séjour dans une résidence située au centre-ville de Lyon pour réaliser un projet d'écriture ou bénéficier d'une période de ressourcement. L'ARALD pourra favoriser les contacts avec le milieu littéraire et culturel.

Le séjour s'effectuera en janvier, février et mars 2000. L'évaluation des candidatures se fera par jury. Le candidat choisi bénéficiera d'une bourse de 6 000 \$ du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Critères d'admissibilité

Être citoyen canadien et résider au Québec; être reconnu comme écrivain professionnel et avoir des ouvrages littéraires publiés par un éditeur reconnu.

Date limite d'inscription

Le 10 décembre 1999. Le résultat du concours sera connu le 16 décembre.

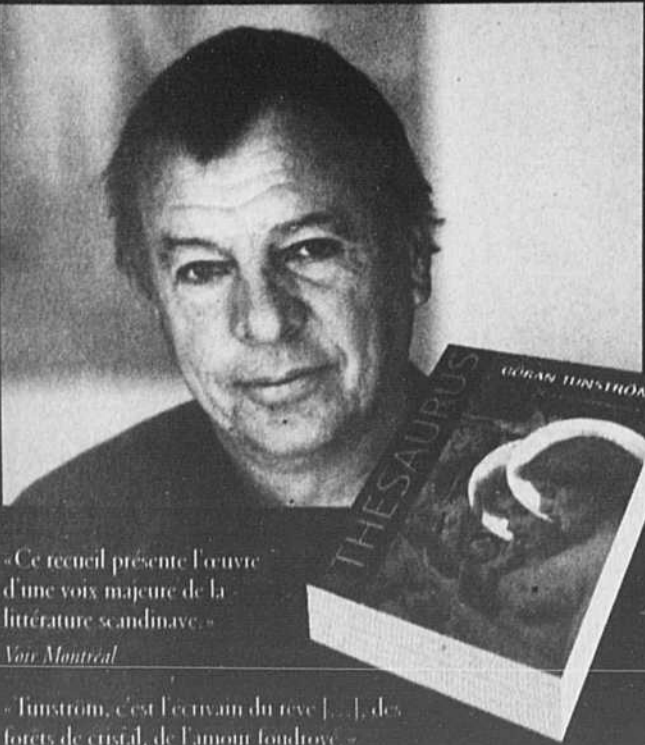
Programme et formulaire d'inscription disponibles au Conseil des arts et des lettres du Québec, 500, place d'Armes, 15^e étage, Montréal (Québec), H2Y 2W2 et sur le site Web du Conseil: www.calq.gouv.qc.ca

Renseignements

M^{me} Francine Royer, Conseil des arts et des lettres du Québec, (514) 864-1984 ou 1 800 608-3350



UNEQ
Union des écrivains et écrivains québécois

THESAURUS
Göran Tunström

«Ce recueil présente l'œuvre d'une voix majeure de la littérature scandinave.»
Vivi Montan

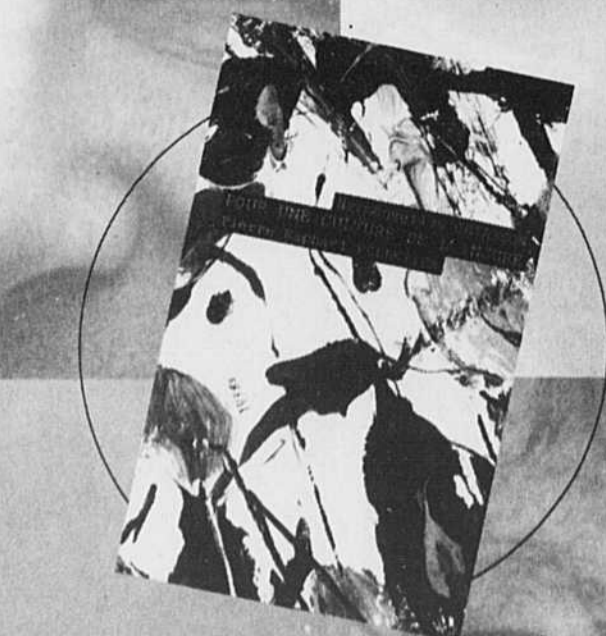
«Tunström, c'est l'écrivain du rêve [...] des forêts de cristal, de l'amour fondue.»
Bernard Genies, *Le Monde*

ACTES SUD LEMÉAC

HERMÉNÉGILDE CHIASSON
PIERRE-RAPHAËL PELLETIER
Pour une culture de l'injure
Les Éditions du Nordir

Essai
18,00 \$

Mouvements d'Amérique



« — Notre vie même est une injure à tous ceux qui trouvent que nous sommes toujours trop vivants pour leur pronostics fatigués et fatigants et qui ne sont pas d'accord pour que nos parlions de beauté.

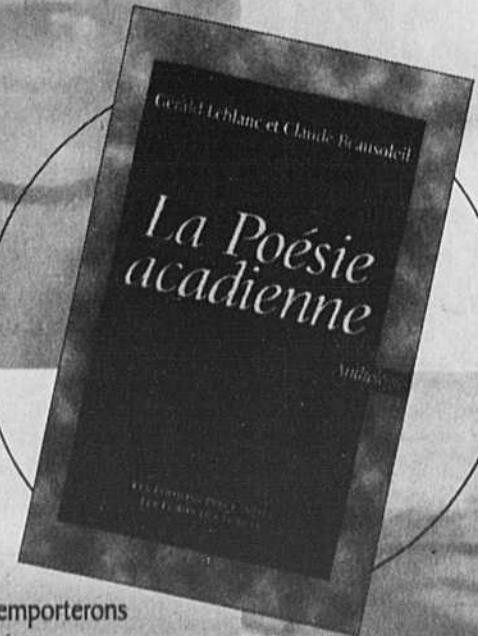
— La culture de l'injure, Hermé, c'est nos conditionnelles émotions incessantes... »

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

GÉRALD LEBLANC
CLAUDE BEAUSOLEIL
La Poésie acadienne
Les Éditions Perce-Neige

Poésie
19,95 \$

Mouvements d'Amérique



« nous emporterons dans la langue les mots ramassés en chemin nous poserons les mots d'ici sur tout ce que nous toucherons y compris ce que nous transformerons avec l'entêtement de parler partout »

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LIVRES

ENTRETIEN

Passages du temps chez Michèle Gazier

GUYLAINE MASSOUTRE

Il arrive qu'une écriture, en raison de son élégance, place votre lecture sous le signe de sa musicalité, ou, plus précisément, de sa tonalité. Si la narration de Michèle Gazier possède ces ingrédients, comme une table bien dressée, la voix qui la mène cache son anatomie et ses articulations derrière une série de motifs harmonieux et cadencés, qui l'enveloppent d'une atmosphère presque étrangère à son histoire. Si bien qu'on peut suivre, à la lecture, un oiseau planer au-dessus du texte.

Tel un rêve de vol, l'imagination du lecteur, jamais prisonnière, s'évade de son aire intérieure; fascinée par le mirage, elle contemple l'histoire d'en haut, «comme une densité obscure», peut-on dire à l'instar de son personnage, une octogénaire qui consacre sa vie à l'observation des oiseaux. Votre imagination, chez Gazier, a préséance sur la sienne. Avec un doigté remarquable, elle vous dirige dans un désir d'espace à plusieurs dimensions avant de vous présenter la maîtresse du logis.

La lecture de son roman fait ainsi lever plusieurs strates de sens. «J'ai voulu écrire un livre en prise sur la réalité, mais qui aurait aussi une forme. Il se passe à un carrefour, entre un personnage qui vient d'ailleurs et des gens qui transportent leur histoire. Mon roman est composé avec beaucoup de blancs, pour que le lecteur puisse imaginer sa propre histoire.» Cette histoire que raconte *Le Merle bleu* est une tragédie méditerranéenne. Dès le départ, on sait qu'elle finit mal. Mais ce qui se passe n'est pas forcément ce qu'on imagine au fil des pages. La fable, au sens où une trame d'ordre intellectuel court derrière l'intrigue, n'est pas racontée dans le droit fil des anecdotes. Comprendre un roman, c'est aussi savoir s'en détacher.

Michèle Gazier s'inspire en cela de la composition chez Gabriel Garcia Márquez. Dans *Le Merle bleu* comme dans *Chronique d'une mort annoncée* de Márquez, on lit une histoire sentimentale, mais soudain le suspense devient complet, on se demande ce qui va arriver. On sait que tous les voyages d'Ulysse aboutissent à Ithaque, mais comment va-t-il faire pour y revenir? Telle est la question, d'ordre du savoir écrire, que posent de telles écritures. La succession des épisodes ne suffit pas à faire un roman; il y faut une intrigue plus lucide, tout autant que mystérieuse, qui guide la fabulation selon ce que Borges appelait «une Odyssée de prodiges qui ne paraissent admettre d'autre clé que l'hallucination ou le symbole».

Michèle Gazier, critique littéraire à *Télérama*, est devenue romancière après avoir longtemps pratiqué la traduc-

tion; elle s'est spécialisée dans le roman espagnol. Son sens du mot juste est aigu. Cette double compétence, faite d'une grande connivence intellectuelle avec les romanciers, rattache l'auteure du *Merle bleu* à une tradition classique de l'écriture, très enracinée dans la littérature.

D'un vol à l'autre

Au début de l'histoire, des bruits courent à partir d'un fait divers: une escroquerie de personnes âgées. Le voleur est arrêté, jugé; la morale est sauve. «Je suis fascinée par la question de la rumeur. Il y a eu une nouvelle, très brève, dans un journal. Personne ne sait au juste ce qui s'est passé. Au-delà du fait divers, j'ai voulu réfléchir à ce que devient le don, le vol au seuil de la mort.»

Le suspense de l'histoire tourne autour du mystère d'une petite ville du sud de la France, où se rencontrent des personnages venus d'ailleurs. «Au départ, j'avais une idée abstraite: je voulais saisir la réalité de l'étranger. La tragédie se passe dans un lieu scénique, sur la place d'un village, vers lequel tous les regards convergent. J'ai choisi Uzès, que j'aime et qui s'est développée autour d'une arène, tel un théâtre. Les personnages sont aux balcons. La ville, en arrière, aussi anonyme qu'un cœur antique, porte la rumeur qui s'amplifie. J'ai voulu donner à mon histoire un tel monde clos.»

Dans cette région riche d'oiseaux, le village ne constitue pas un décor. Il déclenche l'action. «Il s'agit d'une région protestante, entre l'Italie et l'Espagne, qui a une forme de spiritualité particulière. Austère, ce pays des parpailloux offre un paysage sauvage et tourmenté, au calcaire creusé de gorges profondes et de cathédrales naturelles. Sa végétation sèche et pauvre, très odorante, qu'on appelle la garrigue, est celle de tout le bassin de la Méditerranée. Ces lieux, dépeuplés, sont devenus des régions de vacances et de villégiature pour les personnes âgées, qui remontent de la côte vers les régions décontractées de l'intérieur. Mais l'identité y demeure forte pour ceux qui en sont originaires.» Au début, le couple de vieux, qui vient du Nord, ressent la région comme un non-lieu. Mais son histoire les rejoint. Acculés par la présence de la montagne, ils révèlent leur identité en refaisant ce qu'ils sont.

De la maison de vieux d'où elle se raconte, la vieille dame se tient loin du qu'en-dira-t-on. «Mon milieu d'origine est constitué de femmes, qui se nourrissent d'histoires, explique Michèle Gazier. Je suis née à Béziers, dans le milieu de la couture. Toutes sortes de gens venaient à la maison, si bien qu'on connaissait tout le monde. J'ai été frappée par une de ces rumeurs, qui racontait qu'un tel s'était fait avoir. Or, qu'est-ce c'est, l'escroquerie? N'y a-t-il pas eu un échange? Qui donne et qui reçoit? Prendre de l'argent et donner un peu d'amour à des



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michèle Gazier

gens qui sont au seuil de la mort, est-ce scandaleux? Qu'est-ce que l'argent, l'héritage, pour celui qui part?» On comprend qu'il existe, dans ce roman, divers sens au mot vol, dont le moindre n'est pas le rêve de plaisir qu'il suggère.

L'oiseau migrateur

Que vient donc faire le merle bleu? «J'ai choisi cet oiseau migrateur parce qu'il incarnait à merveille les caractéristiques de mon personnage. Je ne suis pas ornithologue; j'ai lu des ouvrages et des articles spécialisés avant de fixer mon choix sur cette espèce.» Au passage, elle identifie le lieu d'origine du merle bleu, l'Espagne et plus précisément l'Andorre, où elle a passé son enfance. Là survient un bonheur d'écriture étonnant. «Le dernier article que j'ai lu sur le merle bleu m'a réservé une émotion imprévisible. Il y est question du mur du cimetière où sont enterrés les gens qui n'ont été élevés. Je n'ai donc rien choisi au hasard.» Les dernières pages du roman s'avèrent difficiles à écrire, en raison de cette surprise. Ce retour à soi, à l'enfance, dans une écriture qui n'a rien d'autobiographique, est très émouvant.

D'où vient donc cette ambiance de bonheur qui nimbe

l'écriture? Est-ce la distance de l'oiseau qui donne un air de calme et de surplomb au regard sur le monde? «Mes personnages existent tous les trois. Mes modèles sont pourtant dans la culture. Théorème de Pasolini m'a marquée. Et aussi un roman de Colette, Chéri, s'est inscrit sans que je m'en souvienne, mais il est revenu au moment d'écrire. On n'écrit pas dans la solitude absolue.» Telle pourrait être la clé de ce ton, une famille dénichée, une admiration sans borne pour les écrivains qui l'accompagnent dans sa vie.

«Quand on a eu une enfance heureuse, on n'écrit pas», déclare-t-elle. Chez elle, l'écriture a pris le temps d'arriver à maturation lentement. La vieillesse et l'exil sont sans doute les meilleures illustrations de ce temps générique. Pour entrer dans la littérature, il faut s'être arrêté, avoir pris de la distance. «J'ai abordé l'écriture par la traduction. C'était formidable, parce que je n'étais pas responsable de l'imaginaire. Le matériau linguistique me procurait un plaisir suffisant. Puis j'ai rencontré des gens du milieu littéraire qui m'ont poussée à écrire. Une commande d'un ami directeur de collection en a été le déclencheur. Mais j'aurais pu conserver la distance de mon admiration pour cette activité.» En marge d'une mode actuelle, elle parle d'une écriture aux antipodes de l'urgence.

Son temps de fabrication est très lent. Ses romans se préparent dans la cuisine, dans le métro, en faisant autre chose. Ensuite, écrire va très vite. Elle saisit ainsi les nuances qui la tiennent à l'écart de tout manichéisme. Elle devient alors l'auteure de son livre tout en s'effaçant: «J'ai des origines espagnoles lointaines. Or, quand j'étais gamine, on m'a traitée un jour d'étrangère. C'était violent. Ma mère m'a dit "c'est faux", et c'est tout; elle coupait tout de ses racines. La rumeur venait du fait que mon père avait fait la guerre d'Espagne en 1936. C'est pourquoi on l'a assimilé aux gens qui n'appartenaient pas au terroir.»

Derrière les apparences, Gazier cerne la question de l'étranger. Même chez les gens ordinaires, la façade cache l'autre. Alain Rachet, son personnage, a beau se fondre dans la foule et vouloir faire son trou, ses origines algériennes, pourtant indistinctes, le conduiront à la prison. Aujourd'hui, en France, Le Pen ramasse beaucoup de votes, notamment dans ces régions qui comptent des immigrés de plusieurs générations. Michèle Gazier ne parle pas d'elle-même, sauf pour franchir la distance qui cause l'essence des drames racistes d'aujourd'hui.

LE MERLE BLEU

Michèle Gazier
Le Seuil, Paris, 1999, 238 pages

Animation

de Henriette Major
autour du livre

100 comptines

Le samedi 27 novembre 1999 à 14h

Exposition jusqu'au 15 décembre
des illustrations originales
de Christiane Beauregard,
Céline Malépart et Daniel Sylvestre

Librairie L'Écume des jours
125 St-Viateur Ouest, Montréal
514-278-4523



FIDES

GAGNEZ

UN CELLIER

La Bibliothèque Hachette
de la gastronomie et du vin vous offre
la chance de gagner un luxueux cellier
et 20 bouteilles. Une valeur de 1 350 \$.

Vinum

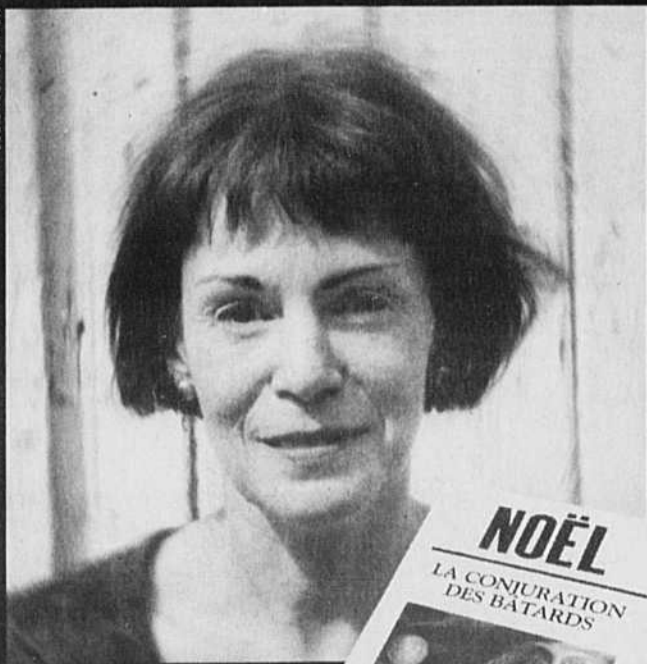
LES VIGNOBLES
ANDRÉ LURTON



LE GUIDE HACHETTE DES VINS 2000
Le vrai guide d'achat des connaisseurs.
«Véritable encyclopédie de la dégustation.»
La Presse, janvier 1999

LA CONJURATION DES BÂTARDS

de Francine Noël



«Quand j'aborde
les romans de Francine Noël,
j'ai les papilles qui salivent.»
Marie-France Bazzo, *Indicatif présent*, SRC

«Vous attendiez le grand roman de cette fin de siècle?
Ne cherchez plus : après sept ans de silence, la romancière
à succès Francine Noël [...] lance une œuvre forte,
magnifique, bouleversante. [...] *La Conjuración des
bâtards* vous fera passer par toutes les émotions.»

Raymond Bertin, *Voir Montréal*

LEMÉAC

HACHETTE
Canada inc.

www.hachette.qc.ca

Pour participer au concours, remplissez ce bulletin et postez-le à :

Concours Cave à vin
9001, boul. de l'Acadie Bureau 1002
Montréal (Québec) H4N 3H5

Les participants au concours doivent avoir 18 ans ou plus.
Seuls les bulletins de participation reçus avant le 8 janvier 2000 seront
acceptés. Règlement complet disponible chez Hachette Canada, à
l'adresse indiquée ci-dessus.

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Tél.

LIVRES

POÉSIE

Teintes et couleurs de l'existence

Ces détails infimes qui s'ouvrent sur l'essence même de vivre

**GRAFFITES
OU LE RASOIR D'OCCAM**
Pierre DesRuisseaux
L'Hexagone, collection «Poésie»
Montréal, 1999, 68 pages

SUITE POUR UNE ROBE
Louise Warren
L'Hexagone, collection «Poésie»
Montréal, 1999, 124 pages

DAVID CANTIN

Le monde semble parfois abandonné, une maison en désordre. A travers les fenêtres, certains poètes remarquent des détails infimes qui s'ouvrent sur l'essence même de vivre. Les contours du temps où surgit une distance inséparable de sa propre solitude. Dans les derniers recueils de Pierre DesRuisseaux et Louise Warren, on découvre ce risque de dire l'énigme des liens les plus simples aux choses.

A la fois court et dense, *Graffites ou Le Rasoir d'Occam*, de Pierre DesRuisseaux, rappelle l'inspiration des débuts. On retourne à *Lettres* (L'Hexagone, 1979) ou *Ici la parole jusqu'à mes yeux* (Ecrits des Forges, 1980), à ce dépouillement qui vise une ouverture sur le sens de la marche de l'être au quotidien. Parole aussi elliptique que précise, la parole de DesRuisseaux est empreinte de rugosité. On passe de l'arbre à la saison, de l'oiseau à la montagne. Une suite d'images discrètes tissées

les unes aux autres pour rendre cette plénitude transparente. Entre les mains de DesRuisseaux, les métamorphoses les plus infimes deviennent un lieu d'accueil. Une façon de retourner le monde sur lui-même, de le rendre visible à travers ce qu'il cache. Ces courtes évocations semblent toujours aussi tangibles, au point où l'on retrouve l'instant qui se mêle à sa fêlure.

Parfois anodin, l'art de DesRuisseaux traduit sans cesse ce désir d'avancer au delà d'une finitude concrète. Il existe une beauté incassable au centre du poème, où brille une intuition de «l'autre que soi». Une manière de nommer, ce qui échappe à la blessure et à la mort éventuelle: «On envisage le pire / quelqu'un ou quelque chose. / Je ne compte plus les chemins / qui couvent sous la neige / frileux comme un faucon qui a replié ses ailes. / On envisage un paysage immense traversé / de nappes de soleil / et chacun résiste / dans le silence tarabudé de l'autre.» De ce geste, doit-on conclure à une révolte amoureuse contre le désespoir ou l'abandon? Le poète refuse de se laisser prendre au piège de l'angoisse. Il réplique en écoutant «la route [qui] s'élargit sans cesse dans le miroir des choses». Il ose défier «l'éternité de ce monde» en observant qu'il «pleut sur ces maisons qui abritent des ombres». On se laisse guider par ce tremblement serein, où il est toujours possible de comprendre que «l'aventure est quotidienne comme la terre».

Avec *Graffites ou Le Rasoir d'Occam*,

cam, Pierre DesRuisseaux peaufine les nuances de l'émotion nécessaire. Il commente ces jours qu'il habite comme un verger. Un geste, un mouvement qui disperse l'exil intérieur. L'oubli éphémère, que la mémoire partage sur «la table du monde».

Encore plus économe et fragile, la parole de Louise Warren creuse le silence derrière chaque mot. Grâce aux plus vifs instants, ces strophes suggèrent, à chaque pas, que «le monde [est] un vaste cercle». A l'image de sa relation avec le langage dans *Noyée quelques secondes* (L'Hexagone, 1997), *Suite pour une robe* disperse des souvenirs du passé. Moins abstrait et formellement clos, ce recueil interroge la matière du connu comme un noyau terrestre. Se divisant en quatre parties, ces suites se superposent, vibrent d'une perception à l'autre. Il me semble que dans ce livre, la poésie de Warren quitte les terrains plus austères.

Est-ce une lecture récente de son essai *Interroger l'intensité* (Trois, 1999) qui me rapproche de nouveau de cette voix? Il faut croire que *Suite*



pour une robe se veut plus aérien, moins lourd dans sa rencontre du visible: «Le vent / ce rien de vent / qui me ressemble / derrière nous les maisons / l'ange puis le rocher / rapetissent / à nos pieds / les algues jettent leurs étincelles / nos ombres s'emplissent / de boue de nacre / de formes ouvertes / tant de signes / de nœuds / à regarder / à laisser vivre.» Ces teintes et ces couleurs que Warren suggère renvoient aux signes d'une séparation tragique. De la vie qui ne peut s'empêcher de finir, d'un seul bond. Tout repose sur l'horizon, que le poème arrête dans «l'espace entre chaque pas». Ces traits, ces rayures qui «laissent passer un filet de lumière». Au moment où une robe devient l'absence d'un visage, d'une quête vers ce que cache la vérité.

Les poèmes de Warren soulèvent l'impatience, qu'il n'est jamais trop tard de fuir. Rompre avec cette peur qui descend en soi. Livre du deuil et de l'espoir, *Suite pour une robe* trace le temps qui n'est plus.



LETTRES ESPAGNOLES

L'été de tous les possibles

IRLANDA
Espido Freire
traduit de l'espagnol
par Eva Claveyra
Actes Sud
Arles, 1999, 160 pages

HÉLÈNE LE BEAU

«A la lumière du jour, tout retrouvait sa vraie nature, et il restait peu de place pour autre chose que le doute.» A elle seule, la phrase résume l'impression d'étrange qui perdure après que le lecteur a refermé le livre. Comme si, en dépit de la révélation finale que nous nous garderons de dévoiler, il demeurerait des traces de nuit dans ce jour diablement clair, qui nous empêcherait, par exemple, de distinguer une tortue d'une plante vénéneuse. Ce petit chef-d'œuvre n'a pourtant rien du conte mystérieux ou du roman tragique aux protagonistes tourmentés. Du tout. Les contours des personnages sont nets et la voix de la narratrice est limpide. Mieux, cette histoire simple se décline aisément.

Il y a chez cette jeune romancière un ton, une musique, une respiration qui n'est pas sans rappeler le Julien Gracq d'un roman malheureusement oublié, *Au château d'Argol*. Une impression commune de flottement, d'un entre-deux maintenu jusqu'au point de rupture, sans que rupture il y ait vraiment, enfin rien de saisissable, de tangible, puisque tout coule, continue à couler, sur le lit du long fleuve tranquille de l'existence. Pourtant, une révolution a bien eu lieu.

Il faut retenir le nom d'Espido Freire. Née à Bilbao en 1974. Basque donc, du côté espagnol. Elle avait 21 ans quand elle a écrit *Irlanda*, son premier roman, le seul traduit en français. D'ailleurs, nous ne savons pratiquement rien, si ce n'est qu'elle a une belle voix et qu'on lui connaît une passion pour la musique ancienne. C'est Zoé Valdés, la romancière cubaine de *Café nostalgica* et du *Néant quotidien*, entre autres romans, qui l'a fait connaître hors-frontières. Et comme Zoé Valdés, Espido Freire collabore à des journaux et à des magazines espagnols. On la dit également timide et réservée, peut-être à l'image de Natalia.

Ce n'est pas tout. Espido Freire a reçu le 15 octobre dernier le 48^e prix Planeta pour le manuscrit de *Melocotones Helados* (Melons glacés), son troisième roman qui paraîtra avant Noël chez Planeta. Il y avait 377 écrivains en lice, et à 25 ans, Espido Freire est le plus jeune auteur de l'histoire de ce prix prestigieux. A la clef, environ 600 000 \$.

RADISSON

Le héros de notre enfance est enfin de retour.

Un grand récit d'aventures qui redonne le goût de l'Histoire.

375 p., 23,95 \$

Éditions Nota bene

L'heure au jardin
Sir Robert Gray

Lecture publique
Le samedi 27 novembre à 14 h
Librairie Renaud-Bray
1155, rue Sainte-Catherine Est

MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée *Le fureur d'écrire*. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7B3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, *Le fureur de lire*, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo
Fonds de conservation de manuscrits
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) JOB 2Y0
Tél. 1-819-658-2124

SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

STEFAN PSENAK

Les champs de boue Théâtre
Les Éditions du Nordir 15,00 \$

Mouvements d'Amérique

« La lune éclairait un peu la cuisine. En fait d'où j'étais, je pouvais clairement voir la petite. Elle était toute recroquevillée, comme si elle avait été dans le ventre de sa mère. Je sais pas si elle rêvait, mais à voir son sourire, si elle rêvait, c'était à quelque chose de bien beau. »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

MICHEL OUELLETTE

La dernière fugue Théâtre
Les Éditions du Nordir 20,00 \$

Mouvements d'Amérique

« Quand j'ai vu le cercueil descendre dans le trou, je me suis senti tellement bien. Pis quand les pelletées de terre ont commencé à tomber dessus, j'ai pleuré de joie. Tellement de chose que j'enterrais en même temps. Tellement. »

Regroupement des éditeurs canadiens-français

ÉTIENNE LALONDE
C'est encore la guerre

64 p., 12,95 \$

Pour Étienne Lalonde, seule importe la parole de première nécessité.

CLAUDE BEAUSOLEIL
Exilé

102 p., 14,95 \$

Claude Beausoleil explore les dimensions de ce qui serait peut-être l'énigme de vivre.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Fille à papa

Actes Sud junior, une maison d'édition jeunesse qui ne peut renier ses origines

CAROLE TREMBLAY

Quand une maison d'édition arrive à maturité, elle fait comme la majorité de ses lecteurs: elle pense aux enfants. Gallimard, le Seuil, Flammarion, la plupart des vieilles maisons se sont dotées d'un secteur jeunesse depuis longtemps. Actes Sud, la jolie fabrique de littérature d'Arles, vient tout juste de franchir le cap des vingt ans. Il est donc normal que sa collection jeunesse sorte à peine du berceau.

De tous les rejetons de la grande famille de l'édition, Actes Sud junior est celui qui ressemble le plus à ses parents. Cette ressemblance n'est pas le fruit du hasard. Elle part d'une volonté affirmée d'offrir aux fidèles de la maison des ouvrages permettant de partager leur passion des mots et de la littérature avec leurs petits proches.

Madeleine Thoby, qui a créé et dirige toujours les vingt collections qui composent le catalogue jeunesse, s'est penchée sur les particularités du secteur adulte avant de définir les paramètres de son pendant juvénile. «J'ai réfléchi au fait que c'était une collection de littérature, qui avait un certain public, très fidèle, et qui avait certaines exigences concernant les textes et les livres. Je me suis dit que les lecteurs d'Actes Sud attendaient des livres qui les enrichissent, qui les fassent réfléchir, et que pour les enfants, c'était pareil. J'ai donc créé des livres qui ont du sens et qui abordent des problèmes auxquels les enfants sont confrontés.»

Comme chez les grands, la musique des mots, le sens du texte, passent donc avant toute autre considération dans les choix éditoriaux.

En 1994 paraissaient donc les deux premiers titres d'Actes Sud junior, deux livres de comptines, une forme littéraire que Madeleine Thoby jugeait en voie d'extinction, à cause de sa difficulté de traduction et donc de commercialisation en dehors du marché français. L'espèce est maintenant hors de danger puisque le 25^e titre vient de paraître et que cinq autres sont en préparation. «Avec les comptines, les enfants apprennent à jouer avec les mots, avec les rimes, les allitérations. Pour moi, les comptines, c'est une préparation à la poésie et à la lecture.»

Ce choix esthétique permet au lecteur fidèle de reconnaître au premier coup d'œil un ouvrage de sa maison préférée et il donne à l'impression de lire comme papa.

Le joli papier mat qui a fait la marque de commerce d'Actes Sud donne cependant un résultat moins heureux quand il s'agit d'albums pour les plus jeunes, d'autant plus que les illustrations apparaissent comme toute assez sages quand on les compare à ce qui se fait ailleurs. «Dès le départ, nous avons eu la volonté d'offrir une image qui soit lisible, se justifie Mme Thoby. Il faut que l'enfant apprenne à lire autant le texte que l'illustration.»

Bien que la nouvelle collection «Les Chocottes de papier» pousse un peu plus loin l'audace, à la fois du texte et de l'image, on est vraiment aux antipodes des expérimentations graphiques des éditions du Rouergue, par exemple. Chez Actes Sud junior, on n'en fait pas un complexe, puisque l'accent est mis sur le texte, tant sur sa qua-

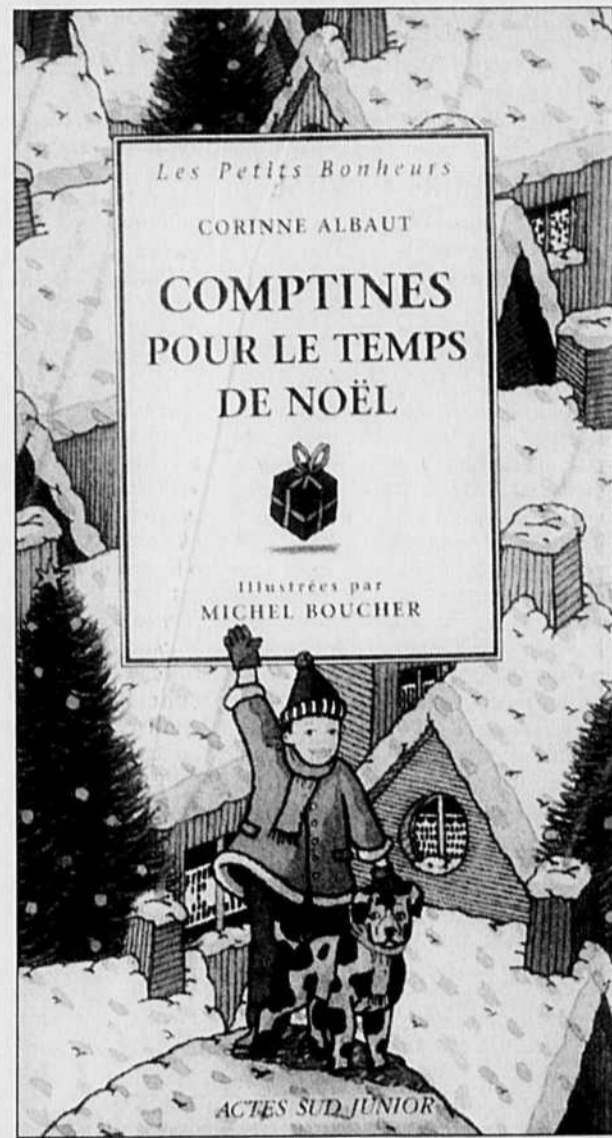
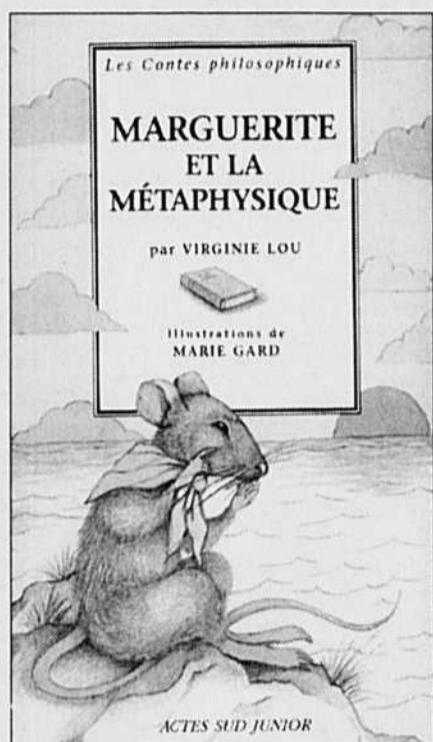
lité que sur sa quantité. On n'y a pas peur des mots, on ne les économise pas.

«Depuis une dizaine d'années, on fait des livres d'illustrateurs, observe Mme Thoby. On est arrivés à un point où on n'a pratiquement plus de texte. Une phrase par page, c'est tout. Moi, je crois que le texte ne doit pas être la légende de l'illustration. Il doit se lire tout seul, faire sens en lui-même. Les illustrations sont là pour enrichir et dialoguer avec le texte mais l'histoire doit se tenir debout.»


La filiation ne serait pas complète si papa Hubert Nysen lui-même ne figurait au catalogue. Le directeur fondateur de la maison arlésienne signe notamment deux titres de la collection «Les contes philosophiques». Ces petits ouvrages de fiction, qui s'adressent aux plus de huit ans, tentent d'aborder avec humour des grandes questions qui agitent le monde. *Marguerite et la métaphysique* raconte l'histoire d'une souris qui se pose de grandes questions existentielles. Forte de son succès de librairie, la souris philosophe aborde la politique dans son plus récent ouvrage, *Marguerite et la politique*. Elle y entraîne tous les animaux de la ferme dans une grève afin de lutter contre les injustices sociales.

Le catalogue d'Actes Sud junior est constitué à 75 % de création originale. Un petit quart de titres est acheté et traduit de l'étranger, essentiellement de l'Allemagne et de l'Angleterre. Parmi ceux-ci, *Les Enquêtes de la main noire*, un album policier interactif, écrit à la manière d'un feuilleton, est en passe de devenir un des best-sellers de la maison avec ses 60 000 copies vendues. Pas mal pour un truc des années 60, déniché par hasard il y a quelques années par Mme Thoby. L'auteur se faisant vieux, des pourparlers ont été entamés avec son fiston pour qu'il reprenne le collier du père et fournisse de nouvelles enquêtes aux détectives en herbe.

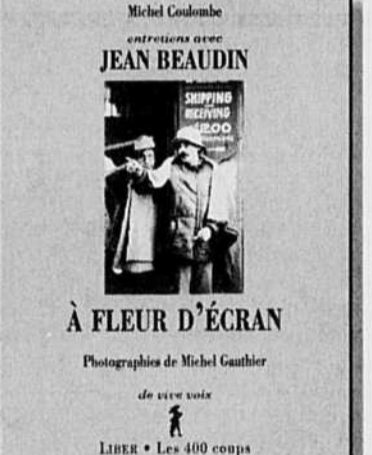
Mme Thoby a aussi des projets du côté du Québec. À l'instar de la maison-mère, Actes Sud junior envisage des coéditions avec Leméac. Comme la boîte ne possède pas de secteur jeunesse, Mme Thoby courtise donc ses auteurs pour adultes. Antonine Maillet serait parmi ceux-là. Pour les autres, c'est mystère et boule de gomme. Mme Thoby est aussi intéressée par les manuscrits des auteurs d'ici, qu'ils écrivent pour la jeunesse, ou non. Avis aux intéressés.



ÉDITIONS LIBER
LES 400 COUPS

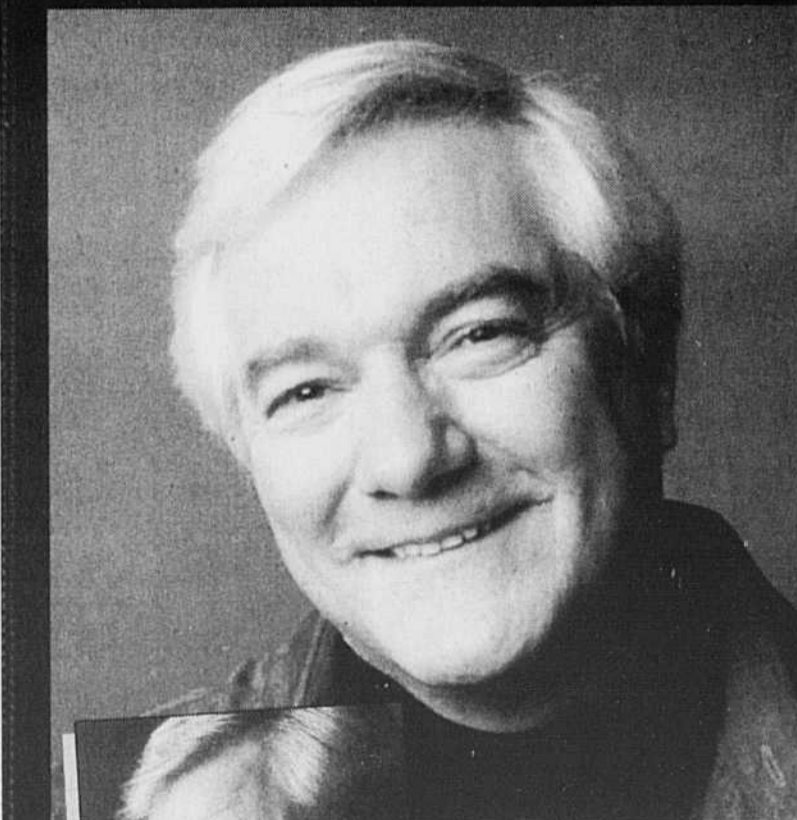


Michel Coulombe
ENTRETIENS
AVEC JEAN BEAUDIN
À fleur d'écran
photographies
Michel Gauthier



134 pages, 25 dollars
illustré noir et blanc

UNE FIGURE DE PREMIER PLAN!

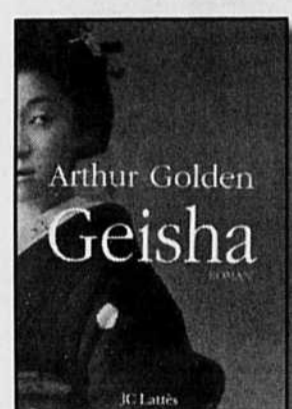


La vie est bien trop courte,
surtout quand on est
passionné comme je le suis.
Mon métier me donne le
sentiment que je n'ai pas
mon âge, que j'ai l'âge de
mon cœur, l'âge de mon
âme, celui d'un enfant.

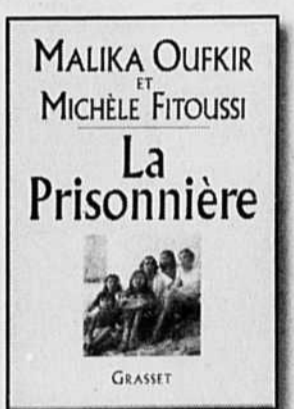
Michel Dumont
GRANDEUR NATURE

NOVALIS


**CADEAUX À OFFRIR...
OU À GARDER POUR SOI!**




Geisha
Un grand roman relatant les mémoires d'une célèbre geisha de Kyoto.



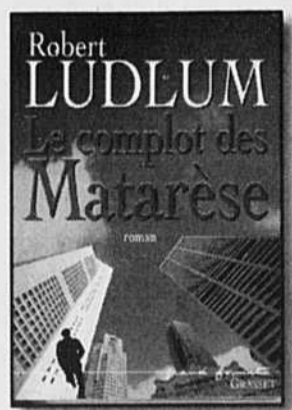
La Prisonnière
Un fait vécu, une histoire bouleversante. Si un romancier avait inventé la vie de Malika Oufkir, on lui aurait reproché l'invraisemblance de son récit. » *Le Devoir*, avril 1999



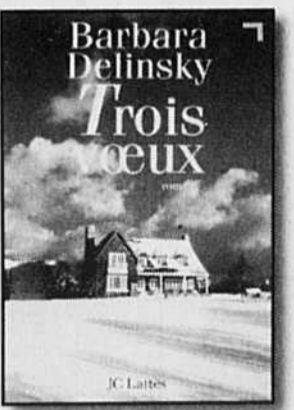
Conversations avec Paulo Coelho
Entretiens avec l'auteur du célèbre roman *L'Alchimiste*.



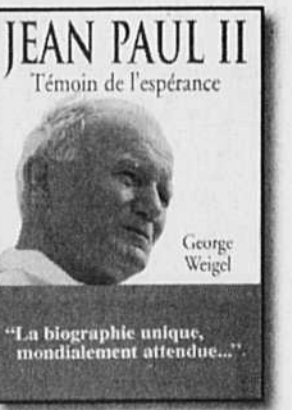
Les 100 photos du siècle
« Ce livre est en soi un très vaste reportage, résumé au maximum, à l'essentiel. » *Le Soleil*, août 1999



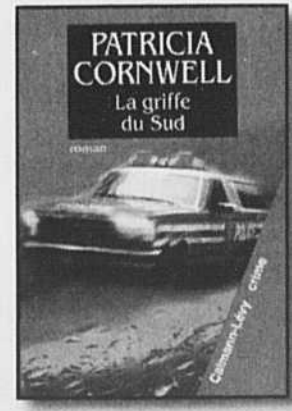
Le complot des Matarèse
L'ombre des Matarèse plane de nouveau. Le spectacle terrifiant d'une mainmise de la haute finance sur la planète.




Trois vœux
Fais trois vœux. Ainsi commencent les contes de fée et cette histoire d'amour d'une rare beauté liant la vie à la mort.




Jean-Paul II Témoin de l'espérance
Le portrait total et intime du dernier géant d'aujourd'hui: Jean-Paul II, né Karol Wojtyła.




La griffe du Sud
Un roman noir à l'humour corrosif qui dresse le portrait du Sud à la dérive.



Le Carré de Pluton
Je venais d'avoir 39 ans... Dans ce second volume, Brigitte Bardot raconte le deuxième versant de sa vie.



Bill et Hillary, un mariage
Sexe, argent, pouvoir et scandales. Bill et Hillary, héros parfaits d'une saga d'aujourd'hui.



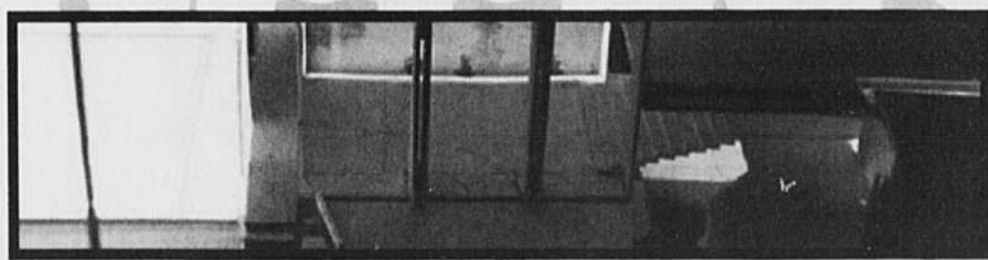
Encyclopédie Hachette multimédia 2000
L'extraordinaire encyclopédie sur CD-ROM: pour voyager dans le monde du savoir.

HACHETTE Comix Inc. www.hachette.qc.ca En vente chez votre libraire.



SOURCE: ARCHITECTES SAUCIER PERROTTE

UN PAVILLON À SHANGHAI



«C'est comme si on ajoutait

une saveur poétique à un outil

qui ne l'est pas a priori.»

Jacqmartin@mink.net

Le monde à l'envers. Apparemment fort exotique aux yeux de nos «voisins» du bout du monde, la belle Montréal s'est vu commander un magnifique et authentique jardin montréalais en plein cœur de Shanghai. Un jardin montréalais? Oui. Mais un jardin contemporain, métaphorique, avec son pavillon (des curiosités), son île et ses installations plurimédiatiques, sorte de lanterne technologique qui jette un pont entre l'Occident et l'Orient dans un lieu où passeront quotidiennement des milliers de Chinois et congressistes de l'APEC. Un coup de maître, quoi.

JACQUES MARTIN

C'est au cœur de la cité nouvelle de Pudong, lovée entre la mer de Chine et la rivière Huang Pu, et face à l'ancien quartier colonial de Shanghai, que le nouveau parc Central, un «poumon vert» de 140 hectares (1 400 000 m²), accueillera ce printemps le futur Jardin de Montréal. Le parc Central comprend un grand lac artificiel et un autre plus petit entourant la presqu'île montréalaise. Au total, ce sont 27 hectares qui seront ainsi consacrés au premier jardin thématique du parc. Le site est stratégique, puisque Pudong est considérée comme la porte d'entrée de l'économie chinoise et que le jardin sera adjacent au futur Centre de l'APEC, également au cœur du parc Central.

Le pavillon montréalais

Ce n'est qu'au hasard de la promenade qu'on peut découvrir le petit pavillon, protégé du regard par un léger promontoire. Le paysage qui s'offre à nous à son sommet est alors magnifique, avec à droite un champ d'herbes hautes et au centre un plan d'eau et une presqu'île venant rappeler le caractère insulaire de Montréal. Un verger de pommiers décoratifs pour le printemps (emblème de Montréal) et une représentation de la forêt laurentienne pour l'automne viendront colorer le paysage en arrière-plan. Mais tous les éléments du paysage sont agencés de façon modulaire, lui donnant à la fois une dimension urbaine et très contemporaine. Les arbres sont disposés sur

de petites buttes selon une grille régulière dans l'axe nord-sud, mais irrégulière dans l'autre axe, créant ainsi une variété de rythmes sur le plan vertical. Au centre de la presqu'île, une large clairière permet d'avoir une vue majestueuse sur le pavillon, depuis l'autre rive.

Un sentier nous amène au bas du vallon

Entre la terre ferme et la presqu'île se trouve un bâtiment allongé et plat présentant deux façades très lumineuses (avec des fluorescents couleur nature) et, se faisant face, mais en biais, donnant ainsi l'impression de deux cubes joints côte à côte. De chaque côté des murs de lumière, une grande paroi vitrée donne accès au pavillon de l'extérieur. De cette fenêtre, on peut admirer un spectacle visuel en continu présenté sur deux grands écrans situés à l'intérieur du pavillon. On y projette des scènes de notre paysage naturel, rural et urbain. Le pavillon, comme le jardin, invite donc les gens de Shanghai à habiter le paysage montréalais sans y être vraiment, comme par une sorte de passage à travers un jardin virtuel.

La nuit venue, on peut voir les deux cubes lumineux, comme deux grandes lanternes au cœur du jardin, se refléter dans l'eau. «C'est comme si on ajoutait une saveur poétique à un outil qui ne l'est pas a priori», soutiennent les architectes Saucier Perrotte. On voulait également que l'architecture devienne une partie intégrante du projet de paysage. Qu'on puisse sentir un lien étroit entre le paysage et le pavillon. Et faire un pavillon chinois à Montréal, ça se comprend, car on peut véhiculer une culture assez homogène. Mais proposer une image unique de la culture montréalaise, qui est si diversifiée... Il nous fallait trouver un moyen de présenter le lien qui unit ces cultures et les soubresauts de notre climat, les variétés de notre paysage. Nous avons alors décidé d'utiliser la lumière et l'image, présentant ainsi la culture par la nature et la nature par l'image.» La poésie du lieu est en effet très réussie.

Le pavillon possède également une section muséologique, avec ses éléments interactifs thématiques sur Montréal et sa boutique. Cette partie est entièrement camouflée sous le sol.

Enfin, lorsque le pavillon est fermé, on peut quand même l'enjamber grâce à un pont à la chinoise, c'est-à-dire prenant la forme d'un arc continu.

Le Jardin de Montréal et son pavillon seront prêts au printemps prochain et auront coûté au total près de cinq millions de dollars sur le plan de la réalisation, dont deux millions pour le jardin seulement, ces coûts étant assumés presque entièrement par le gouvernement chinois, et trois millions pour le pavillon et ses éléments techniques et plurimédiatiques. Le projet est financé par les trois ordres de gouvernement, ainsi que par l'entreprise privée qui a injecté près de un million dans le projet.

Le pavillon de Shanghai est une réalisation de la firme d'architectes Saucier Perrotte. Et c'est à l'architecte du paysage Claude Cormier et au Service des parcs de la Ville de Montréal que l'on doit la conception du jardin.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

Les Prix de l'Institut de Design Montréal 2000 : 55 000 \$ en prix aux lauréats

Le concours Les Prix de l'Institut de Design Montréal 2000, organisé en collaboration avec les associations professionnelles, les associations d'affaires et le magazine intérieurs, a pour but de souligner l'excellence en design, son intégration en entreprise et de ce fait, la reconnaissance de sa valeur économique.

Est admissible tout produit ou projet de design réalisé et complété au Québec depuis décembre 1997 par un designer, un partenariat entre un designer et une entreprise ou une entreprise possédant un service intégré de design.

Les candidatures reçues seront évaluées par un jury composé de membres reconnus dans le monde du design et des affaires. Un total de 55 000 \$ en prix est offert aux lauréats, dont

un Grand Prix attribué au meilleur projet, toutes catégories confondues, et des sommes de 5 000 \$, décernées au lauréat de chacune des six catégories suivantes :

- produits de consommation, industriel et commerciaux, incluant le transport,
- produits spécialisés (produits médicaux et scientifiques, équipements professionnels, jeux, etc.),
- ameublement (mobilier commercial, résidentiel, urbain),
- projets d'ameublement, produits d'éclairage et d'aménagement intérieur et extérieur),
- design d'intérieur (commercial, corporatif, résidentiel, institutionnel, hôtellerie, etc.),
- design graphique (image de marque, emballage, signalisation, exposition, etc.).

-design et nouvelles technologies (multimédia, etc.).

Les formulaires de mise en candidature sont disponibles du lundi au vendredi, entre 9 h et 17 h, à l'Institut de Design Montréal, 390, rue Saint-Paul Est, (514) 866-2436, poste 28. On peut également se les procurer auprès des associations suivantes :

-Association des designers industriels du Québec (514) 294-6531;
-Société des designers d'intérieur du Québec (514) 284-6263 ou 1 888 247-2790;
-Société des designers graphiques du Québec (418) 525-9800 ou 1 800 525-8325.

Les formulaires devront être retournés dûment remplis à l'IDM, au plus tard le **vendredi 14 janvier 2000, 15 h**.

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :
du samedi au mercredi, de 10 h à 18 h.
du jeudi au vendredi, de 10 h à 21 h.